

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

## GALERIE LITTÉRAIRE

JEAN MAGNON

**L**e burlesque auteur de l'*Énéide travestie* & du *Roman comique*, le premier & fort peu digne mari de celle qui devait être plus tard madame de Maintenon, Scarron enfin, « puisqu'il faut l'appeler par son nom », reçut assez peu de temps avant sa mort, c'est-à-dire dans les environs de l'an de grâce 1660, une visite singulière dont il a consigné le souvenir dans une *épître chagrine*, — chagrine de nom seulement, — adressée à son ami le seigneur d'Elbène. — Voici comment il la raconte, avec le *sans façon* dont son style avait contracté l'habitude :

J'étais seul l'autre jour dans ma petite chambre,  
Couché sur mon grabat, souffrant en chaque membre,  
Triste comme un grand deuil, chagrin comme un [damné,

Pestant & maudissant le jour que je suis né;  
Quand un petit laquais, le plus grand sot en France,  
Me dit : « *Monsieur un tel* vous demande audience. »  
Bien que *Monsieur un tel* ne me fût pas connu,  
Je répondis pourtant : « Qu'il soit le bienvenu. »

On introduit *Monsieur un tel*. C'est un bizarre personnage, affublé d'une trop courte rhingrave, coiffé d'une trop longue perruque. Il s'avance, fredonnant un refrain à la mode & s'appuyant sur une canne, comme les gens du *bel air*.

Après avoir fourni sa vaste révérence,  
Se balançant le corps avecque violence,

Il me dit en fausset, & faisant un souris :  
« Je suis l'admirateur de vos divins écrits,  
Monsieur, et de ma part quelquefois je me pique  
De vous suivre de près dans le style comique;  
Je vous rends donc visite en qualité d'auteur,  
Et de plus comme étant votre humble serviteur. »

Avec une politesse narquoise, Scarron fait prendre un siège à son visiteur. Notre homme s'installe, tire sa *pincette*, arrange sa barbe en pointe, & s'efforce en même temps de briller *par ses discours pointus*. Son hôte ne lui répond guère que par oui ou par non, mais il n'en tient compte. *Étant grand parleur*, il va toujours, et, pourvu qu'on fasse mine de l'écouter, il serait bien *sans déparler un mois*.

Il me questionna de toutes les manières :  
« Êtes-vous visité de monsieur de Linières ?  
Me dit-il ; ce qu'il fait est satirique & beau,  
Et je le croirais bien comparable à Boileau (1)...  
Boisrobert se retranche au genre épistolaire :  
C'est un digne prélat ; j'estimais fort son frère ;  
J'ai relu mille fois ses contes ramassés,  
Et n'ai rien vu de tel dans les siècles passés.

(1) Il s'agit ici de Gilles Boileau, frère aîné du célèbre Nicolas, qui, littérairement parlant, n'avait pas encore, à cette époque, conquis sa place au soleil.



Nous ne voyons plus rien du docte Ménardière ;  
Colletet m'a fait boire avecque Furetière ;  
J'ai fumé quelquefois avecque Saint-Amand. »

De bavardage en bavardage, il arrive enfin à une confidence littéraire, extrêmement importante, et dont il tient à gratifier Scarron :

« J'entreprends un travail pour le clergé de France,  
Dont j'attends une belle & grande récompense :  
C'est, mais n'en dites rien, les *Conciles en vers*,  
Le plus hardi dessein qui soit dans l'univers.  
Je n'en suis pas encore au troisième Concile,  
Et j'ai déjà des vers plus de quatre cent mille. »

Un violent éclat de rire de son partenaire interrompt là-dessus l'intrépide causeur. Mais il ne se trouble pas pour si peu :

« Vous riez ? me dit-il, C'est l'ordinaire effet  
Que sur tous mes amis mon entreprise a fait :  
Mais vous savez qu'il est divers motifs de rire ;  
On rit quand on se moque, on rit quand on admire ;  
Et je gagerais bien que votre bon esprit  
Admire mon dessein dans le temps qu'il en rit.  
— Votre dessein, monsieur, si je m'y puis connaître,  
Est grand, lui repartis-je, autant qu'il le peut être ;  
Jamais homme vivant n'a fait un tel dessein ;  
Mais il vous faut du temps pour le conduire à fin.  
— Que dites-vous ? J'y joins l'histoire universelle ;  
A moi cent mille vers sont une bagatelle :  
Je conduirai l'ouvrage à sa perfection  
Dans deux ans au plus tard. — Et pour l'impression ?  
Lui dis-je. — Ah ! pour l'honneur du royaume de  
[France,  
Doutez-vous que la cour n'en fasse la dépense ?  
Plus de vingt partisans, si le roi le permet,  
Prendront, quand je voudrai, cette affaire à forfait. »

Arrive en ce moment une nouvelle visite. [Ce sont des dames :

Le gant de Martial, l'éventail chargé d'ambre,  
Exhalèrent dans l'air une excellente odeur :  
Mon pauvre bel-esprit en changea de couleur.

« Je suis bien malheureux, dit-il, de ne pouvoir souffrir aucune espèce de parfums !

Sans cela j'aurais lu devant ces belles dames,  
Sur les noces du roi, cinq cents épithalames.  
Je m'en vais donc, monsieur : un trésorier de Tours  
M'attend à Luxembourg pour me mener au cours :  
Je vous reviendrai voir demain à la même heure,  
Et vous visiterai tous les jours, ou je meure ! »

Cette promesse n'a pas l'air de sourire beaucoup à Scarron. « Je meurs de peur, » dit-il en terminant le récit de cette aventure,

Que ce diable d'auteur, dont j'ai perdu le nom,  
Promettant de me voir, n'ait parlé tout de bon.

Ce diable d'auteur, dont Scarron feignait ainsi d'avoir oublié le nom, mais qu'il connaissait bien pourtant, & qu'il a signalé dans les vers qui précèdent, par une allusion aussi claire, aussi trans-

parente que possible, Boileau le désigne en toutes lettres, avec une brièveté cruelle, au troisième chant de son *Art poétique*. Il l'englobe en ces termes avec cinq autres victimes de son dédain, & les prenant tous par les épaules, les jette pour ainsi dire à la porte de la postérité :

On ne lit guère plus Rampale & Ménardière (1)  
Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morlière.

Jean Magnon, cependant, n'est pas tout à fait le premier venu, comme j'espère avoir bientôt l'honneur de vous en convaincre ; c'est un original avec lequel il est bon de faire au moins une courte connaissance.

Né à Tournus (Saône-&-Loire), vers l'année 1620, il fit ses études à Lyon, au collège de la Trinité, se distingua quelque temps comme avocat au présidial de cette ville ; puis, renonçant au barreau pour la littérature, vint se fixer à Paris, s'y lia d'une amitié cordiale avec le jeune Molière, alors à ses débuts, & dès 1645, fit jouer par l'*Illustre Théâtre*, dont Poquelin faisait partie, la première & la moins mauvaise de ses pièces, la tragédie d'*Artaxerce*. Je laisse de côté ses œuvres dramatiques, déjà complètement oubliées du temps de Despréaux, & vraiment dignes de l'être. Lui-même, au surplus, ne se faisait pas trop d'illusion à cet égard :

« Tu ne verras rien, » dit-il quelque part à son lecteur, « dans les pièces de théâtre que j'ai faites, qui te persuade que je sois hors du commun. Tu y verras toutefois, par quelque belle idée, que je ne dois pas être dans la foule : te pouvant bien protester, au reste, que, quand tu les condamnerais, tu ne condamnerais que des ouvrages dont la composition m'a coûté presque moins de peine que tu n'en prendras à les lire. »

J'arrive donc tout de suite au seul ouvrage de Magnon qui vaille un peu la peine qu'on s'en occupe ; je veux parler de sa *Science universelle*, & je lui cède encore la parole, pour en tracer le programme :

« Qu'avec plus d'application, » observe-t-il, s'adressant toujours à son lecteur, « qu'avec plus d'application je n'aie pu faire de meilleures choses, je ne te le désavoue point. Je te puis dire sans orgueil que peu de personnes y ont de plus belles dispositions que moi ; & pour te le faire voir, je veux bien t'avertir (dans un temps où l'on croit être épuisé par la façon d'un sonnet) que je projette un travail de deux cent mille vers & d'autant de prose à proportion. Cela t'étonne sans doute, & m'étonne bien aussi ; cependant je te proteste que rien que la mort ne verra la fin de mon entreprise qui est de te produire en dix volumes, chacun de vingt mille vers, une *Science universelle*, mais si bien conçue & si bien expliquée que les biblio-

(1) Il a été question tout à l'heure du docte Ménardière dans l'épître de Scarron. Voir plus haut.



thèques ne te serviront plus que d'un ornement inutile. »

Il se mit bravement à l'œuvre, mais sans avoir de plan bien arrêté, & seulement en partant de cette idée vague qu'il lui fallait à tout prix rimer quelque chose d'encyclopédique, quelque chose enfin de nature à tenir lieu de toutes les bibliothèques possibles. Cette idée une fois entrée dans sa tête, pourvu qu'il eût aligné chaque jour à peu près le même nombre de vers, le digne homme devait se trouver amplement payé de ses peines, &, plus heureux que Titus, il ne se plaignait jamais d'avoir perdu sa journée.

Un de ses amis, le rencontrant un jour, lui demanda :

« Eh bien ? & votre grand ouvrage ? avance-t-il ?

— Oui, certes ! » répondit sérieusement Magnon ;

« je n'ai plus que cent mille vers à faire. »

C'est bien là l'homme de Scarron :

A moi cent mille vers sont une bagatelle.

Hélas ! il devait rester à jamais inachevé, ce monument grandiose, capable de rivaliser avec le colosse de Rhodes ou la pyramide de Chéops ! Magnon, un soir, fort tard, revenait de souper dans une maison qu'il fréquentait, lorsque de misérables tire-laine le surprirent isolé & l'assassinèrent sur le Pont-Neuf, vis-à-vis de la Samaritaine. La chose arriva le 18 ou le 20 avril 1662. Dans sa *Muse historique* du 29 avril de la même année, Loret mentionne en ces termes cet événement tragique, qui peint bien, du reste, le Paris de cette époque :

A Paris, dit Loret, *plus qu'aux champs*,

Se rencontrent des gens méchants,  
Des filous, des brigands, des pestes,  
A plusieurs gens de bien funestes ;  
Et, pour appuyer mon discours,  
Un des forts auteurs de nos jours,  
Un des favoris du Parnasse,  
Qui pouvait égaler un Tasse,  
*Magnon*, esprit tout plein de feu,  
Fut assassiné depuis peu,  
C'est-à-dire, l'autre semaine,  
Vers, dit-on, la Samaritaine.

« Princesse, » ajoute-t-il en terminant sa lettre, adressée à *Mademoiselle de Longueville, duchesse de Nemours* :

Princesse, j'en suis si transi,  
Que j'en quitte l'ouvrage ici,  
Et, le sachant dessous la tombe,  
De la main la plume me tombe.

Huit mois après la mort de l'auteur, le premier & unique volume de la *Science universelle* parut chez le libraire Sébastien Martin, sous la forme d'un assez respectable in-folio. Au bas du privilège, qui est du 31 octobre 1662, on lit que l'ouvrage fut « achevé d'imprimer pour la première fois le quinzième décembre mil six cent soixante-deux ». Ensuite se présente, avec toute la pompe d'une

oraison funèbre, cet avertissement de l'*Imprimeur au Lecteur* :

« Je ne prétends pas vous faire ici l'éloge de feu monsieur Magnon, puisqu'il y a peu de personnes qui n'aient connu son mérite, & que ses ouvrages, tant pieux que ceux qui ont paru sur le théâtre, ont assez établi sa réputation. Seulement je vous donne avis que, la mort l'ayant surpris comme on achevait d'imprimer ce volume de la *Science universelle*, & ne lui ayant pas donné le temps de vous le présenter lui-même, j'ai cru que ce serait faire tort à la mémoire d'un si grand homme & m'attirer le reproche du public si je le privais d'un ouvrage qui n'avait été fait que pour lui. Je crois qu'il sera regardé de bon œil ; & j'ose même espérer que la satisfaction que recevront ceux qui se donneront la peine de le lire, leur fera regretter la perte d'un si admirable génie, dans un âge où l'on pouvait tout attendre de lui. »

Je vais essayer maintenant de vous faire connaître cet étrange volume de la *Science universelle*. Rassurez-vous, tout d'abord : il ne renferme qu'environ dix mille vers, répartis en dix livres, — faible avant-garde, comme vous voyez, de la grande armée de deux cent mille alexandrins que la plume de Magnon tenait en réserve, & que la mort prématurée du général empêcha seule de se mettre en marche.

Le premier livre s'ouvre par l'invocation de rigueur. L'auteur y fait leur procès aux divinités de la mythologie païenne, & paraphrase à leur intention, comme on va le voir tout à l'heure, les versets bien connus du psaume CXV :

« Leurs faux dieux sont de l'or & de l'argent, un ouvrage de main d'homme.

» Ils ont une bouche, & ne parlent point ; ils ont des yeux, & ne voient point.

» Ils ont des oreilles, & n'entendent point ; ils ont un nez, & ne sentent point.

» Ils ont des mains, & ne touchent point, des pieds, & ne marchent point ; ils ne rendent aucun son de leur gosier. »

Écoutons à présent Magnon :

Horrors des temps nouveaux, délices des vieux âges  
De notre original trop indignes images,  
Vous, dieux, à qui la Fable a donné tant de cours,  
Est-ce vous dont mon âme implore le secours ?  
Non : pourquoi m'adresser à des dieux insensibles,  
Qu'on fit si corporels, & qu'on fit invisibles ?  
Et comment invoquer des dieux moins que mortels,  
Des dieux même plus durs que leurs propres autels ;  
Des Jupiters, des Mars, des Vénus, des Dianes,  
Des dieux sans fonctions quoique remplis d'organes ?  
Ces dieux avaient des pieds, & ne pouvaient marcher ;  
Ces dieux avaient des mains, & ne pouvaient toucher ;  
Loin que par d'autres sens ils se pussent comprendre,  
Ils ne pouvaient point voir, flairer, goûter, entendre,  
Quoique un peintre imposteur contrefit à ces dieux  
Des oreilles, des nez, des bouches & des yeux.

Ce n'est point à ces dieux matériels, à ces idoles



d'argile, de marbre ou d'or, que le poète s'adresse;  
mais au seul & vrai Dieu, son *unique Apollon* :

C'est toi, mon Créateur, que j'appelle à mon aide,  
Toi l'unique Apollon dont l'esprit me possède,  
Et qui, quand il te plaît, te voulant révéler,  
Communique aux muets les moyens de parler...  
Laisse agir ma raison, laisse agir ma mémoire;  
N'accable point mes sens du grand poids de ta gloire.  
Ce n'est point par orgueil que je perce les airs,  
Ni que j'approche un trône environné d'éclairs :  
Je soumetts ma créance à celle de l'Église,  
Et suis aveuglément tout ce qu'elle autorise.  
Mon Dieu, fais-moi donc voir aussi bien que penser  
Tout ce qu'en nous ta gloire a voulu ramasser.

Ainsi, Magnon rejette hardiment le paganisme littéraire si fort à la mode de son temps. Ce n'est pas lui qui s'aviserait, d'après l'exemple donné par l'Italien Sannazar dans son poème latin sur l'*Enfance de la Vierge*, de faire appel aux Muses païennes & d'introduire en quelque sorte l'Olympe dans le paradis. Ce n'est pas lui qui fera chorus avec Corneille, le jour où le sublime bonhomme va jusqu'à s'écrier :

Qu'on fait d'injure à l'art de lui voler la Fable !

Lui, au contraire, il voudrait voir les poètes remplacer la Fable par l'Écriture sainte. En ce sens, on peut le ranger parmi les précurseurs du chantre des *Martyrs*.

Après l'invocation, se place naturellement l'exposition. Quel sujet le poète va-t-il traiter ? Réponse : tout ! C'est ce qui s'appelle vulgairement ne pas y aller de main morte. Du reste, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, dans cet endroit du moins, les vers de Magnon sont réellement fort beaux :

Qu'on sache mon dessein : toute chose est mon thème;  
Je commence par Dieu, je finirai de même :  
Jamais homme n'a pris un si vaste dessein (1);  
N'importe, c'est un Dieu qui m'échauffe le sein.

(1) Ce vers, à peine modifié, se retrouve plus haut dans la bouche de Scarron :

Aussi, dans la chaleur dont mon âme est éprise,  
Je crois venir à bout d'une telle entreprise.  
Lucrèce fit naufrage en ce qu'il entreprit,  
Mais rien ne me surprend de ce qui le surprit;  
Un atome n'est point ce qui borne ma course;  
Je veux voir l'embouchure aussi bien que la source,  
Et voir, dans le grand cercle & du temps & du lieu,  
Comment tout sort de Dieu pour retourner en Dieu.

Entre autres preuves de l'existence de Dieu, dit Magnon dans son deuxième livre, elle est démontrée par les terreurs de l'agonie & révélée par le cri suprême de l'angoisse. Ce cri, dans toutes les langues humaines, est toujours : *Ah ! mon Dieu !*

Ne voit-on pas aussi, comme dans une angoisse  
Où la hauteur de l'âme & s'abat & se froisse,  
Que, plus du fond du cœur que du creux des pou-  
mons,

Elle jette en tombant le plus aigu des sons ?  
Un : *Ah ! mon Dieu !* tiré du milieu des entrailles,  
S'adresse d'un plein vol au Maître des batailles;  
Et l'âme, par cet *Ah !* ne recourant qu'à lui,  
Contre ce qui l'attaque implore son appui.  
Crois-tu donc que cet *Ah !* plus perçant que la flamme  
N'échappe point au cœur par les élans de l'âme,  
Et qu'un autre qu'un Dieu le pressât de sortir  
Pour se faire chercher ou se faire sentir ?

Au troisième livre, nous voyons, parmi plusieurs autres belles choses, l'unité de l'essence divine prouvée par l'alphabet & par le nombre. Je passerai, s'il vous plaît, sur cette double démonstration, quoiqu'elle soit éminemment curieuse; mais je n'en finirai pas si je voulais m'arrêter à toutes les singularités de la *Science universelle*.

JOSEPH BOULMIER.

(La suite au prochain numéro.)

Jamais homme vivant n'a fait un tel dessein,

dit-il avec ironie à son naïf visiteur. Je le soupçonne fortement d'avoir eu entre les mains, lorsqu'il a fait la charge de ce malheureux Magnon, une copie du début de la *Science universelle*.





# BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

## VIE DE BERTHE BIZOT

PAR L'ABBÉ GUÉPRATTE.

Ce livre s'appelle en sous-titre : *Histoire d'une âme*; c'est, en effet, l'étude approfondie des mouvements d'un cœur ardent & jeune, mûri prématurément par la souffrance, & qui, sur la terre, ne chercha de bonheur que dans sa famille & en Dieu. Berthe Bizot, fille d'un vaillant général tué sous les murs de Sébastopol, ne fit que passer ici-bas; sa belle & courte vie s'acheva à dix-huit ans, *ayant vécu peu, elle a fourni la carrière d'une longue vie*; les plus douces vertus l'ennoblirent, & sa patience dans les douleurs d'une longue maladie, son tranquille courage devant la mort achevèrent de donner les derniers coups de pinceau à la beauté de cette âme fidèle.

Ce livre charmera les jeunes personnes; elles y trouveront le tableau de leurs études, de leurs devoirs, de leurs affections, de leurs combats peut-être; elles y apprendront comment on aime sa mère & son Dieu; nous ne pouvons que leur conseiller cet ouvrage, tout en faisant nos réserves sur l'excès de publicité auquel de nos jours on livre les secrets intimes des âmes, lettres, confidences, *journaux*, notes, pensées; ces révélations amusent souvent, édifient parfois (& certes, c'est le cas de l'histoire de *Berthe Bizot*); mais (j'en demande pardon à l'ombre d'Eugénie de Guérin, à celle d'Alexandrine de la Ferronnays), elles semblent contraires aux notions exquises de la délicatesse féminine, telle qu'on l'entendait jadis. L'âme a sa pudeur aussi; & ces âmes si pures doivent se plaindre au ciel qu'on ait levé tous les voiles dont elles couvraient ici-bas leurs vertus & leurs affections, leurs peines silencieuses, leurs plus secrets sentiments, leurs combats & leurs triomphes. Ces pieuses indiscretions sont une nouveauté de notre siècle; autrefois, c'était dans les archives de la famille, dans le puits mystérieux du cœur d'une mère ou d'une sœur que se conservaient ces précieux souvenirs, livrés aujourd'hui à la curiosité publique & aux spéculations de la librairie, & en cela comme en bien d'autres choses, nous préférons le temps d'autrefois au temps actuel (1).

M. B.

(1) Paris, chez Haton, 33, rue Bonaparte. — Un joli volume, prix 3 francs.

## MADAME RÉCAMIER

La duchesse de Devonshire, si brillante elle-même, disait de madame Récamier : « Elle est « bonne, puis elle est spirituelle, ensuite elle « est belle. » Les nouveaux documents publiés sur la célèbre amie de madame de Staël & de monsieur de Chateaubriand tendent à justifier cet éloge, qui semble d'abord un peu paradoxal. Madame Récamier, Aspasia chrétienne, était certainement très-belle; elle avait surtout le charme & la grâce, mais avant tout elle était bonne; sa conduite envers sa famille, sa fidélité envers ses amis, témoignent d'une délicatesse rare dans ses sentiments; elle était spirituelle & ne se bornait pas seulement à écouter avec esprit; elle comprenait jusqu'au fond ses illustres amis, elle savait leur répondre au besoin, & les lettres émanées de sa plume, qui se trouvent dans le nouveau volume publié par les soins de madame Lenormant, témoignent de la plus charmante réunion des qualités de l'esprit : la finesse, le tact & la grâce.

Ce nouveau travail de madame Lenormant, monument élevé par une reconnaissance passionnée & rare, celle d'une pupille envers la bienfaitrice qui l'adopta, nous présente madame Récamier entourée de ce cercle d'amis qui fut sa couronne; il reproduit les lettres qu'ils lui adressaient durant de courtes absences, & quelques-unes de ses réponses. L'histoire politique, l'histoire littéraire de notre temps ont à gagner à une publication où l'on trouve les noms de Camille Jordan, le fervent défenseur de la liberté; de Lemontey, l'historien de la Régence & des institutions de Louis XIV; de Mathieu de Montmorency, qui ne connut en sa vie qu'une seule faiblesse, l'amour pur que lui inspira madame Récamier; de madame de Staël, le plus beau génie féminin qui ait illustré la France; de Chateaubriand, que notre siècle dédaigneux oublie trop; de Ballanche, le religieux philosophe dont madame Récamier fut la Muse adorée & respectée; d'Ampère enfin, esprit curieux & littéraire, qui essaya de toutes les cordes de la lyre, & qui compta toujours pour la grande gloire de sa vie d'être le fils du grand Ampère & l'ami de madame Récamier.

Nous avons abrégé cette nomenclature; elle est si longue la liste de ceux qui ont chéri l'aimable



Juliette & qui furent les hôtes familiers de son salon, soit à l'hôtel de la rue du Mont-Blanc, soit dans sa paisible retraite de l'Abbaye-aux-Bois! Nos jeunes lectrices ignorent peut-être la plupart de ces noms, jadis aimés, révévés & sur lesquels descend l'ombre du passé, mais pourquoi ne chercheraient-elles pas à les connaître & à se rendre un compte exact de ce que fut la première moitié de ce siècle, de plus en plus agité, à mesure qu'il avance vers l'océan de l'éternité? L'histoire contemporaine est pour nous plus intéressante que celle de Cyrus & de Darius (n'en déplaise au shah qui nous a visités); il est bon de ne pas ignorer ceux qui nous ont immédiatement précédés & qui ont fait, hommes d'État & hommes de lettres, la société au sein de laquelle nous vivons. Un esprit distingué aime à avoir des clartés en tout, & s'il n'est rien de plus déplaisant & de plus maussade qu'une femme pédante, avouons aussi qu'une femme ignorante, qui ne prend goût ni intérêt à quoi que ce soit, chez laquelle les plus beaux noms n'éveillent aucun souvenir, est un paquet bien ennuyeux!

Essayons de pénétrer par la pensée dans ce salon de madame Récamier; non dans ses jours de jeunesse & de splendeur, quand le prince de Prusse y rencontrait Lucien Bonaparte; ni après, au temps de la Restauration, lorsque Camille Jordan & Benjamin Constant y apportaient leurs succès de tribune, ni même vers 1830, quand la pléiade romantique venait y saluer l'illustre auteur de *René* & des *Martyrs*; mais plus tard, aux jours un peu tristes mais calmes; quand la beauté n'est plus qu'un souvenir & la gloire un peu de fumée qui se dissipe; quand madame Récamier essaie, avec sa bonté & sa grâce toujours jeunes, de distraire monsieur de Chateaubriand, dégoûté de tout, de la politique, des lettres, de la réputation, de la vie. Elle groupe autour de lui, avec un art intelligent, quelques jeunes gens respectueux, qui aiment la vieillesse couronnée de gloire : c'est monsieur Lenormant, son neveu, le voyageur & l'archéologue; Sainte-Beuve, le grand & profond critique; Mérimée, le spirituel auteur & le savant antiquaire; monsieur de Loménie, l'excellent historien de *Beaumarchais* & des *Mirabeau*; Xavier Marmier, le voyageur; quelquefois Ozanam, dont le nom est si cher à la charité; madame de Girardin y fait des apparitions, mademoiselle Rachel y débute en quelque sorte. Tous ces charmants esprits cherchent à conjurer l'ennui, le plus funeste des démons familiers, qui assombrit les dernières années de celui qui fut si célèbre, si aimé, dont l'existence fut si agitée & qui ne se consola point d'être vieux, d'être infirme & de toucher à la fin d'une vie qu'il trouva souvent amère & pesante. Là se concentraient les pensées de madame Récamier : adoucir les derniers jours de monsieur de Chateaubriand, le calmer, le consoler, & dans le dévouement constant & doux qu'elle montra à cet ami de l'automne de ses jours,

on peut voir ce qu'elle eût été, épouse, si on l'avait unie à un homme de son âge & de son choix, mère, si le ciel lui avait accordé l'honneur de la maternité.

Cette existence, si brillante à l'aurore, se terminait comme celle de madame de Maintenon, dans l'unique souci d'amuser un homme inamusable; mais alors même qu'elle était belle, encore jeune, encore entourée d'hommages, elle rendait justice à sa propre destinée & ne se trouvait pas heureuse. Elle sentait qu'une mère de famille, qu'une femme dévouée à Dieu & aux bonnes œuvres avaient plus de valeur & de bonheur qu'elle, nourrie des vaines adulations du monde; elle écrivait à sa belle-sœur, madame Delphin :

« Après avoir épuisé tous les ennuis de cette vie, je voudrais, du moins autant que cela dépend de moi, assurer le repos de ce que j'aime; & vous aussi, ma bonne sœur, vous avez éprouvé bien des chagrins, mais vous avez la première & la plus douce des consolations, une vie toute dévouée à Dieu & aux malheureux; vous avez fait bénir votre nom & vous êtes aimée & vénérée comme vous le méritez... »

Elle écrivait à sa nièce, madame Lenormant, dont le mari voyageait en Grèce :

« Il ne faut pas, ma chère enfant, te parler de bonheur quand ton cœur est déchiré, mais tes peines seront passagères, & ton sort me semble si doux, que je donnerais volontiers les plus beaux jours de ma vie pour tes jours les plus tristes. »

Quel aveu ! ne rappelle-t-il pas la pauvre infirme qui dit à Corinne, en lui demandant une aumône pour les pauvres : « *Je voudrais vous voir aussi calme que moi.* » Les dons éclatants, beauté, génie, ne font pas le bonheur, & c'est à sa bonté, à son cœur compatissant, que madame Récamier dut les moments heureux de sa vie. Elle répète sans cesse ces mélancoliques confidences :

« Je suis ici (à Dieppe) au milieu des fêtes, des illuminations, des spectacles. Deux fenêtres de ma chambre sont en face de la salle de bal, & les deux autres vis-à-vis du théâtre. Au milieu de tout ce fracas, je suis dans une parfaite solitude; je vais m'asseoir & rêver au bord de la mer; je repasse toutes les circonstances tristes de ma vie. J'espère que tu seras plus heureuse que moi ! Je suis profondément touchée de la tendresse que tu m'as gardée, quand il serait si naturel que tu fusses absorbée par un tout autre sentiment. Ton image vient se mêler à toutes mes rêveries; c'est par toi que j'ai un avenir... »

» En vérité, je suis si lasse de moi, que je crains surtout d'en lasser les autres; non assurément que je ne compte sur l'attachement de mes amis, mais n'être pour eux qu'un sujet de tristesse, ne contribuer en rien à l'agrément de leur vie est pour moi la plus vive peine que je puisse éprouver... »

Le néant de tout ce qui n'est pas dans la ligne très-droite se voit au fond de ces plaintes si amères. Et pourtant, elle était tendrement aimée;



elle avait inspiré à Ampère fils une de ces affections indestructibles, qui ornent & agrémentent la vie, mais qui pourtant ne la remplissent pas : le devoir seul comble les profondeurs de la pauvre âme humaine. La correspondance d'Ampère est le morceau capital de l'ouvrage dont nous nous occupons ; ses lettres spontanées révèlent mieux peut-être que ses écrits médités & étudiés, ce que son esprit avait d'original & de facilement assimilable au génie des autres nations.

Voici une vive peinture de la Grèce :

« La vraie parure de la Grèce est cette mer admirable qui l'entoure comme une ceinture nouée derrière elle, & dont les plis azurés ondoient avec tant de grâce sur ses flancs.

» Je ne crois pas qu'il y ait au monde un pays aussi insulaire que la Grèce ; elle se compose en partie d'un archipel & d'une péninsule, le reste est entamé, pénétré par une foule de golfes sinueux. A chaque pas qu'on fait dans l'intérieur du pays, on rencontre la mer ; avec une coquetterie gracieuse, elle vient chercher partout le voyageur, & semble lui dire : « Me voici, arrête-toi ! regarde comme je suis belle ! » On pourrait entendre à toute la Grèce le nom de l'Attique : *Rivage*.

» Aussi la mer est partout présente dans les œuvres des poètes grecs ; tous ont traité avec une complaisance particulière & un charme infini ce qu'on pourrait appeler la poésie de la mer. Les aventures de l'Odyssée se passent presque exclusivement sur les flots ; la scène de l'Illiade est constamment sur une plage.

» La mer fournit aux poètes grecs des comparaisons fréquentes. On sent partout, en lisant les auteurs comme en parcourant le pays, que la Grèce est essentiellement navigatrice, que de grandes destinées maritimes attendent ce peuple à qui Thémistocle révéla son génie, son empire & sa patrie véritables, en lui conseillant de s'enfermer dans des murailles de bois ; ce peuple qui, de nos jours, a triomphé des Turcs à l'aide des vaisseaux de Psara & d'Hydra, comme il battit autrefois les Perses avec la flotte de Salamine. Quand on navigue sur la mer de Grèce, chaque coup de rame fait jaillir de la mémoire un vers empreint du charme infini de cette mer. En la voyant blanchir, on se souvient de la gracieuse expression d'Alcman, qui appelle l'écume *Fleur des vagues*. Si le vent s'élève, on murmure avec le chœur des Troyennes captives : « *O brises, brises de la mer, où me conduisez-vous ?* » Si le vent est tombé, on dit avec Agamemnon : « *Les oiseaux & la mer se taisent, les silences du vent tiennent l'onde immobile.* » Que de fois j'ai répété ces vers d'Euripide ! Je ne concevais rien d'aussi charmant que d'être surpris par un calme dans le golfe de Corinthe ou sur la mer des Alcyons. J'ai eu plusieurs fois ce bienheureux contre-temps, & j'étais loin de m'en plaindre. Dans ce calme des flots, je retrouvais la sérénité qui domine l'art & la poésie des Grecs. La douce haleine qui caresse cette Thétis endor-

mie, c'est la respiration de la Muse grecque, le souffle léger qui enfle à peine les chalumeaux de Théocrite, & qu'on sent errer sur toutes les belles œuvres de l'antiquité. »

Quel charme dans ces souvenirs & combien la culture de l'esprit donne de goût & de montant aux accidents les plus vulgaires ! Voilà ce calme plat, exécré des marins, qui rappelle à cette charmante mémoire les plus belles inspirations de la Muse grecque, & pendant que les matelots jurent, que les mousses fouettent le chat du navire, Ampère entend le chœur des Troyennes captives ! O puissance des lettres, trop oubliée de notre temps !

Voici une autre lettre où il raconte une audience du pacha d'Égypte :

« Méhémet-Ali est un vieillard très-vert ; il était debout quand nous sommes entrés & m'a semblé très-ferme sur ses jambes. Il s'est lestement élancé sur le divan, assez élevé, où il s'est accroupi & où nous avons pris place à ses côtés. Sa figure m'a paru peu distinguée, mais très-intelligente & n'offrant pas la plus légère expression de férocité. Notre entretien n'a présenté qu'un seul accident un peu caractéristique. Le pacha m'a invité à visiter son École polytechnique ; j'ai répondu que mon père eût justifié d'une manière éclatante un honneur dont je n'étais pas digne, & que je demandais à Son Altesse la permission de décliner une tâche à laquelle mes études ne m'avaient pas préparé. Son Altesse ne s'est point tenue pour battue : « Ce que le père pouvait, le fils doit le pouvoir, » a-t-il dit. Malheureusement, je savais trop à quoi m'en tenir à cet égard. J'ai été obligé d'opposer un respectueux entêtement à l'entêtement trop bienveillant du vice-roi ; mais, en lui résistant, je n'ai pas eu la satisfaction de le persuader... »

L'Égypte, dont Ampère visita les antiques monuments jusqu'à Thèbes, l'avait vivement frappé par son côté poétique. Il a adressé au Nil une belle pièce de vers dont nous citerons quelques strophes. Après avoir décrit le charme de la navigation sur le grand fleuve, il dit :

Cependant du sommeil on consume les heures  
A contempler le cours lent & silencieux,  
De ce monde où pour l'âme on rêve des demeures,  
Hiéroglyphes brillants des mystères des cieux.

L'un sur l'autre écroulés, des siècles & des mondes,  
Près du Nil maintenant, dorment silencieux,  
Leur sommeil est la mort ; mais il vit, & ses ondes  
Réfléchissent toujours les déserts & les cieux.

Et pour se consoler des présentes misères,  
Triste de ne plus voir rien de grand sur ses bords,  
Rappelant du passé les gloires séculaires,  
Le vieux fleuve se plaît au souvenir des morts.

Il sourit comme un frère aux antiques ruines  
Des temples dont il vit poser les fondements,  
Il salue en passant les deux cités divines,  
Ton nom seul, ô Memphis ! Thèbes, tes monuments !



Ne voulant plus rien voir après les Pyramides,  
Comme un roi triomphant qui trancherait ses jours,  
Le fleuve impatient hâte ses flots rapides,  
Et, sombre, dans la mer ensevelit son cours.

Cette amitié d'Ampère, toujours fidèle en dépit des voyages & des distances, consola la vieillesse de madame Récamier & lui survécut. Elle avait vu mourir & les deux Montmorency, & Ballanche, & enfin Chateaubriand. Ampère la vit partir aussi pour d'autres rivages; ce coup brisa sa vie; il quitta Paris, voyagea dans les deux hémisphères et mourut, jeune encore, laissant à ceux qui l'avaient connu le sentiment d'un talent & d'une destinée qui n'avaient pas donné ce qu'ils avaient promis.

Nous avons beaucoup parlé de Jacques Ampère, à propos de madame Récamier; c'est qu'il occupe en effet une grande place dans les dernières années de cette femme célèbre, & que, par la cons-

tance de son attachement & les agréments de son esprit, il la consola dans ces jours pénibles où, à la mélancolie des vieux ans s'ajoutaient tant d'autres tristesses. Il fut le dernier courtisan de cette royauté abdiquée. Nous conseillons le travail de madame Lenormant aux personnes qui ont le goût des lettres — elles y trouveront des plaisirs délicats; nous oserions le conseiller aussi à celles qui désirent les triomphes passagers du monde: il renferme pour elles une admirable leçon (1).

M. B.

(1) Chez Michel Lévy, 3, rue Auber, Paris. — Deux volumes, prix : 7 fr.

Voir, dans le *Journal des Demoiselles*, année 1860, un article sur les *Souvenirs de madame Récamier*. Voir année 1872, un article sur la correspondance d'André Ampère.

## CONSEILS

### IV

## LA MODÉRATION

**M**odération, secret du bonheur. Si la Providence vous a douée d'un caractère modéré, vous éviterez les inimitiés; si la modération conduit votre langue, vous éviterez les querelles; si, trésor plus précieux, la modération est dans votre cœur; si, contente de votre sort, modérée dans vos désirs, vous n'enviez pas les autres, vous goûterez la paix, partie intégrante du bonheur ici-bas. La société est profondément troublée de nos jours; les plus noirs projets germent dans les cerveaux de ceux que la fortune a moins favorisés; et n'est-ce pas l'envie, que les anciens représentaient sous des traits hideux, qui fait naître tous les projets sinistres, les rêves cruels, les pillages en herbe & les assassinats en idée?

Mais ce n'est pas seulement sous la casquette de l'ouvrier, sous le madras de la pétroleuse que l'envie habite; des jeunes femmes, à l'air distingué & modeste, à la conversation douce & polie, sont hantées cependant par ce funeste génie; elles ne convoitent pas peut-être, mais elles envient une amie, une parente, une voisine, dont la fortune dépasse la leur; &, moins excusables que le pauvre

artisan, elles ne jaloussent pas les biens essentiels de la vie; elles jaloussent le superflu, l'agrément, l'ornement, oubliant que *riche & heureux* ne sont pas synonymes. Un père laborieux, un mari, homme d'honneur & de courage, leur ont assuré une existence honorable; elles ont l'ample nécessaire, mais cela ne suffit pas, il faut le superflu: — superflu de la toilette, — de la table, — du mobilier, — des plaisirs; &, devenues cruelles à force de comparaisons insensées, elles dédaignent le travail & le travailleur qui pourvoient à leurs besoins de chaque jour; & si, ensorcelé par leurs paroles & leurs caresses, le travailleur entre dans leurs vues, elles le poussent aux dangereuses entreprises, aux labeurs excessifs, aux combinaisons aventureuses, où plus d'un a laissé la fortune, la vie & l'honneur.

Qu'en vient-elles cependant? La fortune & ce qu'elle autorise: ces toilettes sans cesse renouvelées, ces mobiliers, ces chevaux, cet étalage avec lequel elles voudraient à leur tour faire envie aux autres; mais tous ceux qui ont vécu dans l'intimité des gens riches ne savent-ils pas que la félicité, rare partout, est plus rare encore chez eux? Les



nouveaux riches, les parvenus, ne savent pas jouir de ces biens si longtemps convoités; presque toujours ils regrettent leur bourse, le bon temps où ils gagnaient petit à petit ce qu'ils possèdent aujourd'hui; l'heureux temps où ils travaillaient, luttaien et se sentaient vivre.

Ils n'ont pas, en général, les goûts délicats qui ennoblissent la fortune, & ne sentent guère que les plaisirs matériels, dont les privent bientôt la mauvaise santé & les années. Les anciens riches sont devenus délicats de corps & d'esprit, par l'habitude même de la richesse,

Tout leur est aigillon,

Ils jouissent moins des plaisirs & ils souffrent davantage des ennuis & des soucis inséparables de la condition humaine. Et songez-vous, d'ailleurs, vous qui enviez ce luxe, ces splendeurs, au poids effrayant de la fortune pour la conscience? Aux yeux d'une chrétienne, la fortune est surtout une immense responsabilité; & qui peut répondre, faibles & fragiles que nous sommes, d'être toujours charitables au degré voulu, & dégagés comme il faudrait l'être? J'admets que vous fassiez de cet argent tant convoité le plus généreux emploi; que vous n'y attachiez pas votre âge; pourra-t-il détourner d'un être chéri la maladie & la mort? qui ait pu acheter les biens les plus précieux de cette vie, l'affection & le dévouement? qui ait pu donner de l'esprit à ceux qui en manquent, & conserver le diadème de la beauté à celles qui le voient tomber de leur front pâli? Oh! que la fortune est impuissante pour le bonheur, puisque Dieu n'a pas voulu que cette clef d'or, qui ouvre bien des portes, ouvrît celle des cœurs ou fermât celle de la mort!

N'envions pas. Si notre destinée n'est pas d'être comblée des biens de fortune, comme disait l'ai-

mable la Bruyère, suppléons-y par le travail, l'ordre, l'économie, qui finissent par désarmer le sort contraire; si notre position est médiocre & sûre, bénissons la providence, qui, en donnant sans combler, nous ménage tant de vrais plaisirs! *L'art d'assaisonner ses plaisirs*, disait un philosophe, n'est que celui d'en être avare. Axiome qui s'applique naturellement aux positions modestes: là, un voyage, une partie de campagne, un joli dîner, l'acquisition d'un meuble nouveau, sont appréciés en raison même des petites privations qu'on s'est imposées pour arriver à ce plaisir; on n'est pas blasé, on n'est pas rassasié, on jouit. Et puis, si l'on n'est pas très-satisfait de son sort, qu'au lieu de regarder toujours en haut, vers les régions de l'opulence, on regarde donc en bas, vers la Sibérie de la misère, & l'on se sentira heureux & riche par comparaison; tellement riche, qu'on trouvera du superflu à partager avec l'indigence; tellement favorisé, qu'on voudra consoler ceux qui appréhendent de vivre, parce que tout leur manque.

De cette comparaison naîtrait une idée plus sérieuse de la vie; on verrait combien sont frivoles & quelquefois criminelles les fantaisies des riches & ces repas, ces bijoux, ces fêtes qui nourriraient des tribus entières; on aurait pour les pauvres délaissés un sentiment plus tendre, & pour soi-même un sentiment modéré & juste; on remercierait Dieu qui nous a mis à l'abri du danger des richesses & des douleurs de l'indigence; on le bénirait de cette position médiocre, à mi-côte, où le bonheur est plus possible qu'ailleurs, & l'on ne troublerait jamais, par l'envie, la sérénité qui accompagne la modestie, lorsque celle-ci est dans le caractère autant que dans la situation.

M. B.

## ORPHELINE

(SUITE)

XXIII

LA SAISON DES FÊTES.

REPRENONS notre récit. Nous retrouvons Laurence, entre son mari & sa fille, à Paris, dans sa jolie maison, au milieu de ses connaissances & de ses relations d'autrefois; elle reçoit des visites le mardi; le jeudi, elle a toujours un grand dîner que suit une petite soirée; le matin, on la voit en modeste toilette à l'église de sa paroisse, & après la messe elle va chez les amis qui ne viennent pas chez elle, chez

les pauvres. Antoinette l'accompagne presque toujours; à l'église, elle est bien modeste; chez les pauvres, elle se montre compatissante, elle consulte sa mère du regard, & d'un air joyeux, elle offre à la pauvre femme, au pauvre vieillard infirme, son aumône, à laquelle une parole aimable donne plus de prix. Les religieuses de la Visitation qui l'ont élevée, la reconnaîtraient volontiers; elle a, dans la prière & dans la charité, sa physionomie ingénue d'autrefois; mais la double nature que saint Paul a définie & que Louis XIV connaissait trop bien, se retrouve en Antoinette, & l'Antoinette du soir n'est plus celle du matin. Le matin elle appartient à sa mère, elle en subit l'influence; le



soir, Paul triomphe, elle est à lui, il la flatte, elle l'écoute, elle moule son esprit sur le sien ; elle a ses goûts, ses aspirations ; il est fier d'elle, elle est contente de lui, & réunis par un accord tacite, le père & la fille forment une ligue contre Laurence : ils combattent ses goûts simples, ses opinions sévères, sa défiance du monde, son dégoût du luxe ; & ils essaient de surmonter les entraves qu'elle met aux folles dépenses & aux fougues plaisirs.

Les âmes délicates souffrent ordinairement de l'excès même de leurs vertus. Quoique Laurence n'eût pas trouvé en Paul la sympathie & l'affection fidèle qu'elle eût méritées, quoiqu'elle eût eu à lui faire de justes & fréquents reproches, toujours elle avait respecté, devant leur fille, son caractère & son autorité. Antoinette ne soupçonnait pas que son père pût avoir des torts, & partant de ce point, elle adoptait aveuglément toutes ses vues, elle entraînait dans ses desirs, elle s'associait à ses opinions. Il aimait le monde, elle désirait y paraître & y briller ; il lui prédisait de grands succès, son père ne pouvait se tromper ; il trouvait sa femme un peu systématique, un peu austère, il le lui disait sur le ton d'une raillerie aimable, n'avait-il pas toujours raison, & sa mère n'était-elle pas vraiment trop sérieuse & parfois trop triste ? Elle la suivait bien volontiers à la messe, elle faisait de grand cœur la charité, mais ces devoirs qui sont en même temps des plaisirs, excluaient-ils toutes les jouissances ?...

Laurence s'en était plus d'une fois expliquée : elle admettait pour sa fille le monde & ses fêtes dans de justes limites, un choix, une élection dans les relations comme dans ce qu'on est convenu d'appeler des plaisirs, mais elle excluait à la fois & les grandes réunions & les bals du monde officiel & les théâtres, cette dangereuse séduction de l'imagination & des sens, & c'étaient à ces restrictions maternelles & sages que Paul livrait une guerre continuelle. Pourquoi ? il n'aurait su le dire : il n'aimait pas la grande musique, il ne s'intéressait nullement à la belle langue française, telle qu'on la parle dans la maison de Racine & de Molière ; les petits théâtres & les ballets avaient seuls de l'attrait pour lui, mais il contrariait sa femme par habitude, & flattait sa fille par précaution. Il avait peu de droits à une préférence, & il voulait être préféré cependant.

Les accidents de la vie de Laurence, les maîtres divers qui avaient dominé sur elle, l'avaient exercée à la patience ; elle savait sourire à la douleur & cacher sous un front calme l'angoisse de l'âme ; pourtant, dans cette existence éprouvée, rien n'avait autant broyé son cœur que cette sourde opposition de l'enfant qu'elle aimait. Antoinette oubliait la tendresse maternelle, les nuits & les jours employés pour elle, les soins divers dans la maladie, le souci de son bonheur, de ses jeux même ; elle oubliait la tendre affection qui l'avait bercée, elle dédaignait les conseils & méprisait les desirs de cette mère qui, depuis dix-huit ans

n'avait vécu que pour elle ; & le père, léger, frivole, amusant, ce père qui s'était si peu inquiété de son enfance, qui n'avait pas consolé ses petites souffrances, ni assisté à ses études, ni souri à ses jeux ; ce père attirait tout son cœur. Laurence sentait jusqu'au fond des entrailles cette injustice filiale ; elle pleurait parfois sur son chevet lorsque Antoinette avait boudé, ou lorsqu'elle avait paru ennuyée en recevant ou faisant des visites avec sa mère, ou bien lorsque, joyeuse, animée, un peu bruyante, elle avait déclaré que rien ne lui plaisait autant que de sortir à cheval avec son père ! Elle demandait si instamment à Dieu le bonheur de sa fille, & ce bonheur, elle en avait combiné les éléments... Elle avait remarqué, depuis longtemps, l'homme à qui elle désirait la confier ; elle avait étudié le cœur loyal, fier, pur, sur lequel Antoinette s'appuyait dans la vie ; elle l'étudiait encore, elle le voyait pencher du côté de ses rêves... mais Antoinette consentirait-elle à accepter cette destinée que lui préparait une expérience profonde & une tendresse ardente ?...

Il est difficile de deviner le cœur d'une jeune fille, & souvent les meilleures, les mieux nées même ont bien de la peine à laisser entrevoir à leur mère le secret de leur âme : il faut l'épreuve & la désillusion du mariage, il faut les épines de la maternité pour que la mère devienne une amie & une conseillère.

Donc, Antoinette ne disait rien, mais Laurence, qui l'observait toujours, l'avait vue rougir lorsque Robert de Bréville entra au salon ; sa voix avait faibli un jour où il avait tourné très à propos la page de son cahier de chant ; elle l'écoutait, silencieuse, attentive, lorsqu'il parlait ; c'étaient de légers symptômes, mais ils se répétaient fréquemment, car Robert de Bréville, neveu à la mode de Bretagne de madame de Gault, était admis dans leur cercle. On se voyait sans cesse, dans une intimité qui rappelait la bonne compagnie d'autrefois : la même pensée était au fond de tous les esprits ; tout désignait Robert au choix d'Antoinette, mais, seules, Laurence & sa vieille amie se parlaient avec franchise de leurs projets, & mettaient en commun leurs espérances & leurs craintes.

« Je suis convaincue qu'il aime Antoinette ! dit un jour madame de Gault à Laurence. Vous êtes du même avis, n'est-ce pas ?

— Oui & non, chère madame ; je l'étudie beaucoup, & j'appliquerais volontiers à ce qu'il éprouve le joli mot : inclination. Oui, il incline vers elle, mais il se contient & ne veut pas s'engager.

— Très-juste, excellent ! mais vous conviendrez qu'il dépendrait d'Antoinette que l'inclination devînt de l'amour, la pensée intime une déclaration positive, & le désir encore combattu un engagement sérieux & solennel. Vous voyez que je vous parle franchement ?

— Chère madame, c'est la plus grande marque d'amitié que vous puissiez me donner ; & vous aimez aussi, je le sais, ma pauvre Antoinette.



— Certes ! la meilleure preuve, c'est que je voudrais l'avoir pour nièce, & vous savez l'estime que je fais de mon neveu. Or, je ne puis souhaiter à un si galant homme, à un si bon chrétien, qu'une femme tout à fait digne de lui. Antoinette a quelques travers, Robert les remarque (de notre temps l'amour n'a plus de bandeau, nous avons changé tout cela !) mais elle se corrigera, je l'espère, nous les marierons ; nous serons, vous grand'mère & moi grand'tante, & fort heureuses.

— Dieu le fasse ! mais si elle ne se corrigeait pas ?

— Eh bien alors, chère amie, je pense que nous devrions renoncer à nos chers projets. Robert est d'une rare bonté de cœur, mais il a un caractère ferme, il sait vouloir ; il ne prendra pas une femme évaporée, qui n'aime que le luxe & les fêtes tapageuses. Et quelque attrait qu'Antoinette lui inspire, il se détachera d'elle, dût-il cruellement souffrir. C'est un homme !

— Et c'est l'homme auquel je voudrais confier mon enfant ; assez aimable pour lui plaire, assez éclairé pour la guider.

— Encore un mot : je vais faire souffrir votre modestie. Robert éprouve pour vous, ma chère, un profond respect, & les petites incartades d'Antoinette, ses résistances, ses bouderies lorsque vous n'obéissez pas à ses idées d'enfant gâtée, le *défrisent*, comme on dit dans ce joli patois qu'Antoinette ne hait pas. Il a des idées fort arriérées, mon neveu, des idées de province ; il se figure qu'une fille doit, avant tout, respecter & écouter sa mère...

— Je suis sûre qu'Antoinette m'aime, mais elle est jeune, le monde l'éblouit... une autre influence agit sur elle...

— Ah ! voilà ! Il faudrait qu'elle eût le tact de ne pas préférer l'influence paternelle, & puisque votre mari ne comprend pas qu'il devrait vous abandonner la conduite de sa fille (il vous doit bien cela !), il serait à désirer qu'elle eût du bon sens en son lieu et place.

— Ce mariage ne se fera pas ! dit Laurence avec un grand découragement.

— Il se fera : Robert l'aime, elle aime Robert, elle finira par le comprendre... Elle n'est pas méchante du tout, cette petite ; mais jeune & un peu enfiévrée des hommages que sa position lui attire. Vous verrez : elle mettra de l'eau dans son vin & deviendra une heureuse & charmante femme.

— Que le ciel vous écoute ! Mais vous me quittez déjà ?

— Il le faut : voici le soir, je déteste de me trouver dans la rue les réverbères allumés.

— Vous êtes à pied ?

— Absolument. Il fait sec, la terre est gelée, on appelle cela un *beau froid*, deux mots qui hurlent en se rencontrant. A propos, & cette partie du bois de Boulogne ?

— Elle tient.

— Oui, Antoinette y tient. Mais vous êtes enrhumée !

— C'est peu de chose.

— Soignez-vous bien au moins. »

Elles se quittèrent. Quelques heures plus tard, Robert de Bréville achevait de dîner ; il consulta le ciel, qu'une piquante gelée rendait étincelant, & boutonnant son pardessus, il sortit & arpenta d'un pas gymnastique les boulevards où la foule le couvoyait encore ; il traversa la place de la Concorde, belle & poétique au clair de lune, s'engagea dans les Champs-Élysées & arriva rapidement jusqu'au lac du bois de Boulogne. *Tout Paris* était là : les gens mûrs, les mères, les tantes contemplaient le spectacle du fond de leurs voitures ; les beaux, les élégantes donnaient le spectacle, & revêtus de costumes excentriques, hongrois, polonais, dalmates, ils se livraient au patinage sur la surface bleuâtre de cette vaste pièce d'eau. La lueur d'opale de la lune,

Ces tremblantes clartés qui tombent des étoiles,

étaient éclipsées par la lumière rouge des torches que tenaient en main les gardes du bois, & on voyait les jeunes gens & les femmes, couverts de fourrures, coiffés d'aigrettes & de panaches, glisser comme des ombres, légèrement & sans bruit, sur la glace solide. C'était un plaisir nouveau, & il faisait fureur. Robert s'amusa longtemps à suivre des yeux ces groupes souvent bizarres, parfois gracieux, ces évolutions rapides qu'une chute interrompait quelquefois ; il cherchait à discerner les traits cachés sous le voile, le loup, l'écharpe enroulée, mais sa vue un peu basse le servait mal, & après avoir erré une demi-heure autour du lac, quand ses yeux furent bien rassasiés de ce spectacle, de ce salon sur un étang, de ce ballet dansé en plein air, la nuit, par vingt degrés au-dessous de zéro, sous le ciel étoilé & parmi les arbres couverts de givre, il pensa tout à coup à sa chambre, à sa lampe, à ses livres, & il lui prit envie de rentrer. En passant près d'une voiture, un petit coup frappé sur la vitre & son nom prononcé le firent arrêter ; il reconnut sous leur couverture les chevaux bais de madame Debrande & il s'approcha :

« Quoi ! madame, dit-il, vous ici ? par ce froid ?

— Eh oui ! je vous ai vu & je n'ai pu résister à la tentation de vous appeler. Vous ne patinez pas ?

— Non, madame ; j'aime à patiner à la campagne, sur mon étang, mais ici, au milieu de ce monde, je serais fort embarrassé de moi-même. »

Madame Debrande sourit sans répondre.

« Mademoiselle Antoinette est là sans doute, ajouta-t-il ; je l'ai cherchée sans la reconnaître.

— Tenez, tenez, la voilà avec mon mari... elle passe, elle a un grand voile... »

Robert regarda & vit une svelte figure qui glissait avec une légèreté incomparable ; le visage d'Antoinette était caché sous une écharpe de grenadine



grise qui s'enroulait autour de son cou; sa robe & son paletot bleu-marin, garnis de grèbe, n'avaient aucune forme excentrique; son chapeau n'avait rien de provocant, & le goût de sa mère avait certainement présidé à cette toilette distinguée & modeste. Le cœur de Robert battit un peu en la suivant dans ses méandres habiles; à côté d'elle glissait Paul Debrande, ferme, cambré, les bras croisés sur sa poitrine, en exécutant avec une facilité hors ligne les figures les plus compliquées.

« Monsieur Debrande patine comme un Norvégien, dit-il.

— Oui, il a été le maître d'Antoinette. Elle ne s'en tire pas mal; elle a tant patiné au... »

Une forte crise de toux arrêta la parole de Laurence; elle mit un mouchoir sur ses lèvres & mangea une pastille à la violette, mais ni le silence ni la violette ne la calmèrent, & elle retomba en arrière, tout épuisée, sur les coussins.

« Vous souffrez, madame? »

Elle fit signe que non.

« Je vais appeler monsieur Debrande; vous serez mieux chez vous.

— Non, cher monsieur, dit-elle avec effort; seulement, je vais me priver du plaisir de causer avec vous... Je n'ai plus de voix... bonsoir, bonsoir! »

Il la quitta, maugréant & furieux; la pauvre mère toussait violemment. La belle Antoinette passa de nouveau près de lui; elle effleurait la glace, elle volait sans fatigue & sans effort, avec une grâce si naturelle que les spectateurs l'admiraient; Robert leva les épaules, & arpentant à grands pas les allées, frappant du pied la terre sonore, il ne tarda pas à rentrer à Paris. Il prit la rue Galilée, & arrivé au milieu, il leva la tête & vit une lumière au second étage; c'était la demeure de madame de Gault; Robert monta lestement & il entra dans le salon de sa tante, qui lisait paisiblement le journal.

« Eh bien! mon cher, qu'avez-vous donc? on dirait que vous avez commis un crime.

— J'en serais capable! je suis hors de moi.

— D'où revenez-vous?

— Du lac.

— Eh bien! toutes les têtes fêlées de Paris étaient là; c'est un spectacle, à tous les points de vue fort réfrigérant.

— Mademoiselle Debrande y était aussi, elle y avait traîné sa mère souffrante, malade... demain elle sera au lit avec la fièvre, elle mourra peut-être...

— Vous me faites peur, Robert; Dieu, j'espère, nous gardera d'un si grand malheur.

— Ainsi soit-il! mais comment trouvez-vous cette jeune fille, ma tante? dure, égoïste, sans cœur, n'est-ce pas?

— Du tout: légère, irréflectie, fille d'un homme léger, dont les paternelles cajoleries l'entraînent, c'est tout. Le fond est excellent.

— Qu'importe le fond? la surface laisse trop à désirer.

— Vous êtes trop sévère, Robert, pour une faute de tête & non de cœur; Antoinette n'a pas songé que deux heures de station dans une bonne voiture, avec un manteau fourré & des boules d'eau chaude sous les pieds, pouvaient fatiguer sa mère. Demain, elle sera désolée.

— Je le souhaite; je voudrais la voir pleurer.

— Vous devenez féroce!

— Ma tante, je ne serais pas féroce si elle m'était indifférente.

— A la bonne heure. Je connais Antoinette depuis qu'elle est au monde; j'affirme qu'elle est très-bonne, très-capable d'affection, mais j'avoue que son père, qui n'a pas toutes mes sympathies, lui fait grand tort. Parlons d'autre chose. Voulez-vous du thé?

— Oui... non... comme vous voudrez...

— C'est bien. Sonnez, & puis lisez-moi cet article de Laurence; il commence d'une manière admirable. »

Le pressentiment de Robert se vérifia malheureusement. Laurence fut longtemps souffrante, elle dut garder la chambre, & Antoinette ne la quitta point. Son assiduité, ses attentions pour sa mère, sa physionomie un peu triste lui avaient ramené le cœur combattu de Robert; il pensait à ces beaux mariages qui se font après Pâques, & il lui passait au cœur de vives bouffées de tendresse pour cette enfant qui, depuis quelque temps surtout, semblait ne pas oser le regarder. On approchait du carême; les dernières réunions de l'hiver se pressaient les unes sur les autres; Antoinette, depuis trois semaines, n'avait pas mis une robe de bal, & un soir que Laurence était décidément bien, & qu'elle avait réuni quelques intimes, parmi lesquels madame de Gault & son neveu, Antoinette ne put retenir une exclamation de joie lorsque son père lui passa une invitation à un bal déguisé qui se donnait au ministère de \*\*\*.

« Nous irons, nous irons, n'est-ce pas, maman? quel bonheur! Et quel déguisement? Maman en Dogaresse, & moi en Neige, ou bien en Aurore?

— Ma chère petite, dit Laurence avec beaucoup de douceur, tu sais que les fêtes officielles sont exclues de nos conventions.

— Oh! maman! les bals ordinaires, oui; mais un bal déguisé!

— Précisément. Je n'aime, pour une jeune fille, ni ce genre d'amusement, ni les toilettes qu'on y exhibe, ni les prétentions qu'on y apporte.

— Voilà de l'austérité bien hors de propos, dit Paul d'un ton d'humeur. Va, ma petite Antoinette, choisis ton costume, & nous irons.

Laurence parut très-péniblement impressionnée; elle regarda Antoinette; celle-ci, surexcitée, agitée, ne paraissait pas en veine d'obéissance.

« Vous tenez beaucoup à ce bal, ma chère enfant, lui dit madame de Gault; on voit bien que vous ne savez ce que c'est: les jeunes filles font pauvre figure dans un bal déguisé; il faut, pour soutenir



le caractère de son costume, un certain aplomb qu'une fille bien élevée ne peut pas avoir.

— Eh ! madame, les autres y vont bien !

— Ce n'est pas ce qu'elles font de mieux.

— Pourquoi veut-on me priver de ce que l'on permet à mes amies ? Cela ne sert à rien de me contrarier, car j'irai tout de même, puisque papa me l'a dit ! »

Personne ne releva cette apostrophe : Paul avait pris un journal & lisait d'un air profond ; Laurence faisait de la tapisserie, les yeux baissés & le cœur serré ; madame de Gault jouait avec son éventail, & Robert regardait Antoinette, les yeux fixes & les lèvres serrées. Elle fut embarrassée de ce regard qui s'appuyait sur elle, & elle vint s'asseoir devant une petite table pour y feuilleter des albums qu'elle savait par cœur.

La soirée finit bientôt ; l'on se sépara. Robert baisa la main de Laurence en la quittant, & il chercha encore les yeux d'Antoinette : elle boudait, & son regard ne se leva pas du portrait de Berthe Mesnil qu'elle contemplait depuis un quart d'heure.

## XXII

### LE LENDEMAIN DE LA FÊTE

Le bal du ministère de \*\* avait été, selon le mot à la mode, splendide ; splendides aussi les costumes, depuis les jeunes filles déguisées en orages, en neiges, en clairs de lune, jusqu'aux déités mythologiques qui avaient copié les toiles de Titien ou de Véronèse. Antoinette venait de se lever ; triste, pâle, fatiguée, elle jetait un regard dédaigneux sur les oripeaux de crêpe & de gaze qui, la veille, composaient une si brillante toilette ; elle fit une très-brève prière, & sonna sa femme de chambre :

« Où est ma mère ? »

— Madame est sortie ; elle ne reviendra que pour l'heure du déjeuner, car elle a dit qu'elle allait voir ses pauvres femmes de la Charité maternelle.

— Et mon père ?

— Je crois que monsieur dort encore.

— Ah ! quel temps fait-il, Louise ?

— Très-mauvais, mademoiselle ; il tombe une grosse pluie. »

On frappa en ce moment à la porte ; Louise ouvrit, & un valet de chambre, avançant sa tête discrète, dit à demi-voix :

« Madame de Gault est au salon ; elle dit que, si cela ne dérangeait pas trop mademoiselle, elle lui dirait bonjour bien volontiers.

— J'y vais, j'y vais, répondit Antoinette, habitée à ces visites matinales de sa vieille amie.

— Vous voilà, belle ; déjà levée, à onze heures, après un bal ?

— J'ai très-mal dormi, madame ; j'avais très-mal à la tête.

— Cela ne m'étonne pas ; il devait faire une chaleur horrible là-dedans. C'était beau ? Vous étiez en nymphe, je crois ?

— Non, madame, en ondine.

— Ah ! & votre chaperon ? Votre cousine, madame Dionnis ? n'était-elle pas en bergère des Alpes ?

— Non, un costume Watteau.

— Parfait. Et votre mère, petite ? elle est donc sortie ?

— Elle est allée voir ses pauvres.

— C'est juste ; elle n'a pas été au bal, elle. »

Antoinette baissa la tête d'un air honteux ; son exploit, son bal & son chaperon l'embarrassaient fort ; madame de Gault ne prit pas garde, & elle dit d'un ton froid :

« Je suis en route de bonne heure, je viens de conduire mon neveu Robert à la gare de l'Est.

— Monsieur de Bréville est en voyage ?

— Oui, un long voyage ; il va à Rome.

— Pour passer le carême, madame ?

— Non, pour s'engager aux *zouaves pontificaux*. »

Antoinette pâlit : elle avait reçu un coup au cœur. Madame de Gault lui dit paisiblement :

« Vous souffrez ? votre migraine augmente ! voulez-vous mon flacon ? »

— Merci, madame, ce n'est rien.

— Tant mieux. Oui, il part, ce cher enfant, il ne reviendra jamais peut-être ; j'avais espéré mieux... J'espérais le marier à Paris, le fixer près de nous... Il aimait une jeune fille, il était tout à fait digne d'elle, mais elle était bien légère, bien inconséquente... elle n'avait pas pour sa mère ces tendres égards, cette délicatesse qui prouvent qu'on a un cœur... & Robert se fait zouave pour rompre avec le passé & oublier. Ne trouvez-vous pas, Antoinette, que cette jeune personne a eu tort, & que Robert a raison ? »

Antoinette pleurait, la tête appuyée sur sa main ; madame de Gault fut impitoyable & continua :

« Il souffrira quelque temps, mais elle aussi fait une perte irréparable. Ce n'est pas chose commune, de nos jours, que de trouver un mari honnête homme & bon chrétien, & par-dessus le marché, fort aimable... Mais je vous fatigue de mes vieilles histoires... Adieu, ma petite ; mes meilleures amitiés à votre chère maman... Soignez votre migraine ; vous êtes pâle à faire peur. »

Antoinette saisit le prétexte de la migraine ; elle se coucha, ferma ses rideaux, & pendant tout le jour elle pleura silencieusement sur son oreiller ; sa mère vint plusieurs fois, & la vit, les joues pâles & mouillées, les yeux fermés : elle comprit, car elle connaissait la détermination de Robert, & elle se sentit atteinte du même coup que sa fille. C'en était fait ! les songes étaient envolés, & les plans de bonheur s'écroulaient sous ces pieds légers qui dansaient la veille au ministère ! Laurence pleura



sur les chagrins de sa fille, & elle en voulut pres- que à Robert, qui n'avait pas eu l'indulgence maternelle pour les torts de cette enfant chérie.

Antoinette se leva pour le dîner ; à peine fut-on à table que Paul dit vivement :

« Vous savez la nouvelle ? Bréville s'engage aux *zouaves pontificaux* ? Quel *fiasco* pour un homme de mérite ! je le croyais plus avancé que cela ! aller servir une cause perdue, ridicule aux yeux des sages, traîner sa vie dans les petites garnisons de l'État romain, après avoir vécu à Paris ! se faire simple soldat, soldat du pape, lui qui pouvait choisir sa carrière, s'il lui en fallait une, & tout cela pour une idée arriérée, sans issue ; c'est incroyable !

— Vous trouvez cela ? répondit Laurence. J'ad- mirais, moi, le dévouement de notre ami. Il n'est rien de plus beau que se dévouer dans un rôle obscur, & de tout quitter pour une cause sacrée que les puissants de la terre abandonnent ! La dé- termination de Robert m'a fait de la peine, mais je l'ai admirée pourtant.

— Il doit y avoir un motif à ce beau zèle : faisait- il des dettes ? avait-il quelques amourettes contra- riées ? *Où est la femme ?* disait le magistrat vé- nicien. »

Antoinette baissa les yeux, des yeux qui se rem- plissaient de larmes ; Paul acheva de dîner, tout en continuant sa philippique contre Pie IX, les zouaves & les ennemis de l'Italie *une & libre*. Laurence répondit avec une fermeté douce, & lorsqu'il fut à bout d'interjections & d'objections, il se leva, prit un cigare, & dit :

« Je vais vous quitter, mesdames ; nous verrons ce qu'on dira au cercle de ce pauvre Bréville. »

Il sortit ; elles allèrent dans le petit salon de madame Debrande, & Antoinette, seule enfin avec sa mère, s'assit, comme aux jours d'enfance, sur un tabouret, appuya sa tête sur les genoux qui l'avaient bercée & pleura tout à son aise. Comme

les grandes eaux emportent du sein des fleuves les épaves cachées dans leur sein, ainsi avec les larmes parut au grand jour le secret d'Antoinette :

« Il est parti ! dit-elle, maman, il est parti ! O maman ! que je regrette ce bal ! que j'aurais bien fait de vous obéir ! Pardon !

— Tu es pardonnée depuis longtemps, ma chère fille, sois-en sûre.

— Les mères pardonnent toujours, mais lui, Robert, monsieur de Bréville, veux-je dire, il ne m'a pas pardonné, il est parti & ne reviendra jamais. Je l'ai bien compris, ce matin : madame de Gault me l'a donné à entendre très-clairement. »

Laurence soupira :

« Ma pauvre Antoinette, je crains, en effet, que tu n'aies détruit l'édifice de ton bonheur. Monsieur de Bréville est un jeune homme d'un cœur noble ; il ne voulait épouser une fille riche (& tu l'es mal- heureusement) qu'à condition qu'elle fût très-bonne, très-simple, très-moderne ; tu t'es montrée un peu folle, & se défiant de lui-même, il t'a quittée, il a épousé, au lieu de toi, une grande cause, pour laquelle il faut vivre ou mourir.

— Et moi, dit-elle, moi, que deviendrai-je ?

— Tu redeviendras ce que tu fus, ce que tu es, une bonne chrétienne, & tu remercieras Dieu, qui t'envoie ce chagrin pour t'éclairer.

— Il ne reviendra pas, mère ?

— Qui sait ? Chère fille, ma petite bien-aimée, remettons-nous entre les mains du bon Dieu : Ne veux-tu pas dire : *Que votre volonté soit faite !* »

Antoinette serra les mains frémissantes de sa mère & dit :

« Oui, je le veux : *Que votre volonté soit faite !* je souffre, mais c'est de ma faute ; je le vois mainte- nant... O mon Dieu ! le bonheur m'était si facile ! — Mon Dieu ! vous avez blessé son âme : guérissez-la ! dit Laurence à voix basse.

MATHILDE BOURDON.

(La fin au prochain numéro.)

## PAUVRE MÈRE

(SUITE)

Six mois s'écoulèrent encore, les plus heureux peut-être que la veuve eût jamais passés, car tout semblait lui sourire à cette époque. L'avocat avait encore gagné plusieurs procès, & son trésor allait grossissant ; il descendait fréquemment chez ma- dame Miraudin, & se montrait prévenant pour Ga-

brielle, qui était toujours aimable pour lui & sur- tout pour sa mère.

Mais le bonheur d'ici-bas n'est qu'une lueur fugitive, un feu follet, qui ne brille que par inter- valles. Le même étranger, qui avait retardé un jour le déjeuner de Philippe en lui apportant de



l'argent, se présenta de nouveau dans son cabinet. Lorsqu'il en sortit, madame Gernoux y pénétra à son tour, & trouva son fils se promenant de long en large, dans une grande agitation. Il se calma cependant à la vue de sa mère, & s'asseyant auprès d'elle d'un air triomphant, qui n'était cependant point exempt d'embarras :

« Sais-tu ce qui m'arrive? dit-il; on est venu me demander d'aller plaider un procès à Paris.

— C'est beaucoup trop loin, répondit la mère. Est-ce que tu manques de bonnes causes ici, que tu peux gagner sans te déranger, en plaissant devant un tribunal qui te connaît & qui t'aime.

— C'est ce que j'ai répondu, reprit Philippe, mais on a tellement insisté! Et puis, être appelé à Paris, moi, un jeune avocat de province, lorsque c'est tout le contraire qui arrive souvent pour les causes importantes, c'est un honneur que j'aurais à peine osé espérer. D'ailleurs, l'absence ne sera pas longue; je profiterai de l'occasion pour visiter la capitale, chose que je désire depuis longtemps. Le chagrin que tu viendrais à en concevoir pourrait seul troubler ma satisfaction; mais tu seras raisonnable, n'est-ce pas?

— Combien durera ton absence? demanda la mère en essayant des larmes qu'elle ne pouvait empêcher de couler.

— Quinze jours ou trois semaines au plus, répondit Philippe, & je viendrai te raconter tout ce que j'aurai vu & entendu, & le journal d'Aix mettra dans ses colonnes : « Maître Gernoux, notre célèbre avocat, appelé à plaider dans une affaire importante au barreau de Paris, en revient chargé de nouveaux lauriers... » ou toute autre chose du même genre.

— Et à quand ce voyage? demanda la pauvre femme.

— Le plus tôt serait le meilleur; mais il m'est impossible de tarder plus que demain soir à me mettre en route.

— Jésus! s'écria la mère en pleurant de plus belle, c'est à peine le temps de préparer ta malle.

— Tu as raison, maman, c'est bien peu de temps en effet, & il faut que tu aies la bonté de t'occuper de suite de mes bagages; autrement ton pauvre fils risquerait de manquer d'habits ou de linge. »

Ce dérivatif réussit.

« Non, non, tu ne manqueras de rien, mon Philippe, car je vais rechercher sur-le-champ & ranger tout ce qui peut t'être nécessaire.

— Ouf! dit l'avocat quand la veuve fut partie, l'assaut a été rude, ainsi que je m'y attendais. Pauvre mère! comme je vais lui faire faute! Mais ne doit-on pas saisir la fortune aux cheveux? & pouvais-je manquer une si belle occasion d'augmenter ma réputation & d'acquérir une grande célébrité? »

Le lendemain, au soir, il se mettait en route, accompagné jusqu'à la gare par sa mère & par mademoiselle Miraudin, qui n'avait pas voulu abandonner son amie dans ce moment cruel.

« Je t'écrirai bientôt, maman! » cria Philippe au moment où le train s'ébranlait.

Ce furent ses dernières paroles, et la pauvre dame, soutenue par Caroline, retourna dans sa demeure, où madame Miraudin vint aussi lui offrir ses consolations.

C'était une femme de bon sens, d'une nature plus énergique & d'un esprit plus éclairé que madame Gernoux.

« Vous n'êtes pas raisonnable, ma chère, lui dit-elle d'un ton ferme; quelle est la mère qui n'a point passé par une telle épreuve? c'est notre sort à nous autres, pauvres femmes, de voir s'éloigner ceux que nous aimons, ajouta-t-elle avec un gros soupir (car sa fille cadette avait quitté la ville d'Aix pour suivre son mari à Montpellier). C'est dans le ciel seulement que nous pouvons espérer l'entière satisfaction de notre tendresse maternelle. D'ailleurs, si c'est pour Philippe une chose utile & agréable que ce voyage de Paris, pourquoi ébranler son courage ou troubler sa joie par vos soupirs & vos larmes? & s'il était insensible à votre douleur, il ne mériterait point de si profonds regrets.

— Vous avez sans doute raison, dit-elle, mais c'est plus fort que moi, voyez-vous. »

La nuit était venue, elle alluma une bougie, dont la clarté, tombant par hasard sur le portrait de l'homme au manteau noir, illumina soudain son terrible regard.

« Qu'avez-vous, chère amie? dit Caroline en voyant la veuve tressaillir.

— Je ne sais, répondit-elle, mais je me sens mal à l'aise; si vous voulez être assez bonne pour permettre à votre cuisinière de coucher cette nuit dans ma chambre, je vous en serai reconnaissante. »

Caroline, assez inquiète, voulait y rester elle-même, mais la veuve s'y opposa.

« Jeanneton me suffira, dit-elle, & d'ailleurs cela ne sera rien. »

La nuit s'écoula en effet sans accident fâcheux. Le lendemain était jour de sortie pour Gabrielle, & madame Gernoux, après avoir entendu la messe, qu'elle faisait dire à l'intention d'obtenir de la bonté divine un heureux voyage pour Philippe, eut la satisfaction de passer la journée avec l'aimable jeune fille. Quelques jours plus tard, elle recevait une lettre de son fils; il se portait bien, & il était dans l'admiration de tout ce qu'il avait déjà vu.

Les jours, les heures s'écoulèrent alors dans l'attente de son retour; ses lettres étaient courtes, mais il était si occupé!

Deux mois passèrent de la sorte, & Philippe ne fixait point l'époque de son départ; le procès n'était point encore entamé, le tribunal venait de remettre la cause à huitaine.

« Il viendra de suite après, » disait la mère.

Et déjà elle se mettait en frais pour le recevoir, blanchissant les rideaux de sa chambre, enrichissant son cabinet de deux vases antiques, trouvés



chez un brocanteur, & préparant les confitures qu'il aimait le plus, lorsqu'une lettre arrivée un matin vint porter le désespoir dans ce cœur pur & simple. Malgré tout son talent, malgré son éloquence, Philippe avait perdu son procès, ce fameux procès sur lequel il avait échafaudé tant de châteaux en Espagne; mais ce déboire devait rester un secret entre sa mère & lui; du reste, il était fort résolu à ne point retourner à Aix; Paris offrait un bien plus vaste champ à son ambition. En s'établissant dans la capitale, il y deviendrait bientôt célèbre, croyait-il; la fortune l'y prendrait par la main, & qui sait jusqu'à quel degré d'honneur elle pourrait l'élever? au ministère de la justice peut-être. Déjà il y en avait eu plusieurs exemples. Il faut les propositions successives de divers supérieurs & de longues années de fatigue, de travaux & d'expérience, pour faire d'un simple prêtre un évêque, d'un sous-lieutenant un général; mais dans la carrière du barreau, il n'y a point de barrières, point d'échelons obligés; un avocat peut viser à tout & sans aucune étude préliminaire, sans autre talent que sa faconde, avec une voix retentissante, une ambition démesurée & une conscience élastique, il peut devenir indifféremment préfet, conseiller d'État, ministre même; cela s'est vu. Philippe suppliait sa mère de ne point lui faire de représentations inutiles, mais de venir le rejoindre le plus tôt possible, l'assurant qu'elle serait fort satisfaite de sa nouvelle existence, qu'il lui tiendrait souvent compagnie, qu'ils verraient ensemble de belles choses & que rien ne manquerait à leur bonheur.

La foudre tombée à ses pieds n'aurait guère fait plus d'impression sur l'esprit de la pauvre veuve, que cette lettre de son fils.

« Quitter la ville d'Aix, où il jouit d'une si bonne réputation! où nous avons de si bons amis!... cette maison où nous vivons depuis si longtemps, où nous avons reçu tant de témoignages d'affection!... où je l'ai vu grandir & devenir ce qu'il est! Et pourquoi? pour aller nous perdre à Paris, dans ce grand pays où je ne connais personne, où pas un ne s'affligera de mes douleurs, ne se réjouira de mes joies! Oh! non, cela est au-dessus de mes forces! Et cependant Philippe le veut!... »

— Eh bien! laissez Philippe à Paris & restez ici, lui dit madame Miraudin, présente à cette scène.

— Est-ce que je le puis? répondit-elle en pleurant plus fort.

— Veuillez m'écouter attentivement, ma chère, reprit madame Miraudin en serrant la main de la veuve. La visite matinale qui m'a rendue témoin de l'arrivée de cette triste lettre & de la douleur qu'elle vous cause avait un motif très-grave, qui emprunte aux circonstances présentes plus d'importance encore. Il est un homme parmi nos amis communs, qui a pour vous beaucoup d'estime & d'admiration, & que vous honorez vous-même, si je ne me trompe, d'une bienveillance toute parti-

culière; cet homme est monsieur Ricard, l'avoué, & je suis chargée pour lui de vous demander...

— Quoi donc? interrompit la veuve; je serais très-heureuse de lui être agréable; il a toujours été excellent pour Philippe, & l'a aidé au début de sa carrière!

— Alors consentez à l'épouser, dit en souriant madame Miraudin, car c'est là ce qu'il désire.

— Vous vous moquez, ma chère amie, reprit assez gaiement madame Gernoux, un peu distraite de son grand chagrin par cette proposition inattendue; moi, songer à un second mariage, lorsque je pourrais être grand'mère depuis plusieurs années déjà!... Et que dirait Philippe?

— Laissons là Philippe, je vous prie; vous vous êtes trop habituée à vous soumettre à ses moindres désirs; & permettez-moi de vous le dire, car c'est l'amitié qui me fait parler; ce n'est point ainsi que les père & mère doivent élever leurs enfants. Le vôtre a de l'esprit, l'amour du travail, une bonne conduite & une certaine douceur de caractère; mais il ne suffit point de trouver un diamant, il faut encore le polir. Au lieu de corriger votre fils de ses défauts, vous les avez favorisés au contraire, & l'admiration sans bornes que vous lui avez toujours laissé voir a accru son orgueil & excité son ambition. L'exaltation de cette tendresse aveugle & désordonnée, dont vous l'avez entouré depuis son enfance, a beaucoup développé son égoïsme naturel. En vous voyant sans cesse occupée de lui seul, & toujours prête à soumettre vos goûts & votre volonté aux siens, il s'est habitué à tout rapporter à lui-même, comme une chose allant de soi, sans se mettre en peine de votre sentiment & de vos inclinations. Vous vous êtes faite son esclave & il est devenu votre maître, un maître bon & affectionné, j'aime à le croire, mais un maître enfin, qui décide & commande. Ce n'est point là le rôle qu'un bon fils doit accepter envers sa mère, lors même qu'elle a eu la faiblesse de le porter à le prendre.

Et comme les larmes de madame Gernoux avaient recommencé à couler :

« Pardonnez-moi, ma chère amie, continua plus doucement madame Miraudin, de vous faire entendre ici ces paroles sévères, mais j'agis comme le chirurgien qui coupe & taille les chairs pour aider la blessure à se cicatriser. Il est malheureusement trop tard pour refaire l'éducation de votre fils, mais croyez-moi, ne vous préparez pas de nouveaux chagrins. Dans son intérêt, comme dans le vôtre, sachez résister quelquefois à ses désirs lorsqu'ils ne vous paraissent point raisonnables. Je doute comme vous que le séjour de Paris lui soit plus avantageux que celui d'Aix, où il avait une position acquise; là-bas tout sera à recommencer. Attendez au moins un certain temps avant de l'aller rejoindre; laissez-lui tâter d'abord ce terrain glissant où il est si difficile de prendre pied.



« Et maintenant que je vous ai dit tout ce que j'avais sur le cœur au sujet de Philippe, laissez-moi plaider la cause de celui qui m'envoie; vous le connaissez depuis assez longtemps déjà, & je n'ai pas besoin de vous faire son éloge. Monsieur Ricard est d'un caractère doux & facile; il a toujours eu une bonne conduite, & il jouit de l'estime de ses concitoyens. Vous avez quarante-cinq ans, dites-vous, quoique vous paraissiez plus jeune. Ce n'est ordinairement pas à cette époque de la vie que les femmes songent au mariage, mais celui qu'on vous propose n'est point amené par un entraînement romanesque, c'est une union honorable, bien assortie, avec un homme de bon sens, ayant dix ans de plus que vous, qui en a mis tout autant à étudier votre caractère, & qui vient ensuite vous offrir loyalement sa main. Réfléchissez donc sérieusement à cette proposition. La nuit porte conseil, je ne veux pas avoir votre réponse avant demain. »

Elle sortit à ces mots, laissant la pauvre dame dans un trouble inexprimable.

« Que d'événements à la fois! que faire & que devenir? se disait-elle en levant les yeux au ciel. Monsieur Ricard est un excellent homme; avec lui je vivrais paisiblement & dans une belle position, car il est riche & considéré; de plus, ce mariage ne ferait tort à personne, puisqu'il n'a point de parents; mais Philippe ne saurait se passer de moi dans cette grande ville où il doit être bien isolé. S'il était resté ici, s'il eût épousé Gabrielle, tout se serait arrangé pour le mieux; mais maintenant qu'il est décidé à habiter Paris!... »

L'idée d'essayer de changer par ses conseils ou par ses prières la résolution de son fils ne lui vint même point à l'esprit, tant elle se connaissait peu d'empire sur lui.

La journée s'écoula dans l'indécision & dans les larmes. Son intérêt propre, son affection pour monsieur Ricard, augmentée de tout le poids d'une reconnaissance réelle, plaidaient fortement sa cause; mais Philippe! cette chair de sa chair, cette vie de sa vie!

Vers le soir, un ancien camarade de son fils vint frapper à sa porte; il arrivait de Marseille, & avait reçu, lui aussi, une lettre du jeune avocat.

« Je viens d'apprendre, lui écrivait celui-ci, que vous partez pour Paris un de ces jours; ma mère, de son côté, se dispose à venir me rejoindre, & comme elle n'a nullement l'habitude des voyages, je viens vous demander, au nom de notre ancienne amitié, de vouloir bien l'accompagner & en prendre soin pendant ce long trajet; je ne saurais trouver pour elle une meilleure occasion, & c'est un service dont je vous serai bien reconnaissant. Qu'elle n'apporte d'abord que ce qui lui est indispensable; madame Miraudin, notre amie, chez qui elle loge, sera certainement assez bonne pour nous envoyer, par la petite vitesse, ce que nous lui désignerons & pour vendre le reste de notre mobilier.

— Quand partez-vous, monsieur? soupira madame Gernoux après avoir lu cette lettre.

— Demain, à six heures du matin; je ne passe même la nuit à Aix que pour vous donner le temps de faire quelques préparatifs, si vous voulez partir avec moi.

— Et combien de temps resterons-nous en route?

— Vingt-quatre heures environ.

— De sorte qu'en partant avec vous je pourrai revoir mon fils après-demain?

— Certainement.

— Monsieur, dit-elle en retenant ses larmes, demain, avant six heures, je serai rendue à la gare. »

### III

« Vous dites, ma chère sœur, reprit la supérieure en prenant son livre d'heures sur son prie-Dieu, que la personne qui demande à me parler est la même qui nous a vendu cette magnifique statue de la sainte Vierge?

— Oui, ma révérende mère, répondit la sœur tourière; & si j'ai bien compris ses paroles, c'est même à ce sujet qu'elle désire vous entretenir.

— Le prix convenu lui a été exactement payé, je pense.

— Sans doute, ma mère, puisque vous avez son reçu.

— Eh bien, faites-la entrer au parloir, où je la rejoindrai bientôt. »

La tourière se retira pour exécuter cet ordre, tandis que la supérieure achevait son office, après lequel elle remit droit sur sa poitrine le crucifix qui s'était un peu trop penché à gauche, plaça ses lunettes dans leur étui, quitta sa cellule & descendit au parloir.

« C'est vous sans doute, madame, qui m'avez fait l'honneur de me demander, dit-elle à une étrangère vêtue de noir, qui s'était levée à son approche.

— Oui, ma mère, répondit timidement la visitante, dans un langage sans nuance, mélange de français, de provençal & d'italien, mais qui ne manquait pas de douceur dans sa bouche.

— Que désirez-vous, madame, & en quoi puis-je vous servir?

— J'ai une grâce à vous demander, répondit la pauvre femme avec un profond soupir. De cruelles circonstances m'ont obligée à vendre une statue de la sainte Vierge, que je vénérerais comme une relique. On m'avait assuré qu'elle était destinée à la chapelle de votre couvent, & l'idée de pouvoir aller de temps en temps prier à ses pieds m'avait seule donné la force d'accomplir ce sacrifice; mais



j'ai été bien déçue de mon espérance lorsque, la cherchant partout dans le sanctuaire, je ne l'ai trouvée nulle part; & maintenant on me dit que c'est dans une chapelle intérieure qu'elle a été placée! Ne pourrais-je obtenir de votre bonté l'autorisation de pénétrer dans cette chapelle & de venir y prier quelquefois?

— Ce que vous me demandez, madame, n'est guère dans nos habitudes; mais, la règle ne s'y opposant point, je ne vois pas d'inconvénient à satisfaire votre désir.

— Oh! merci, ma mère, & que la sainte Vierge vous bénisse! reprit la pauvre femme en s'es-suyant les yeux. »

La supérieure hésita un instant, puis d'une voix pleine de bienveillance :

« Je vois que vous avez du chagrin, dit-elle.

— Oh! beaucoup, ma mère, & si le bon Dieu ne me vient en aide, mes peines ne feront que s'accroître encore. Voir souffrir son fils, un si bon fils! & ne pouvoir rien pour lui! N'avoir point d'amis dans cette ville, où chacun ne s'occupe que de soi, & ne pouvoir ouvrir son cœur à personne!

— Confiez-moi donc vos peines, chère madame, lui dit la religieuse en lui prenant la main, & soyez assurée de l'intérêt que j'y prendrai, comme de ma discrétion. »

Sans se faire prier davantage, madame Gernoux, car c'était elle, lui raconta tout ce que nous savons déjà de son histoire; elle lui dit son vif regret d'avoir quitté Aix & les bons amis qu'elle y avait laissés.

« Depuis notre établissement à Paris, ajouta-t-elle, il faut que le bon Dieu nous ait abandonnés, car, malgré tout le talent de mon fils & son amour du travail, c'est à peine s'il a pu plaider deux ou trois fois, & pour des causes sans importance; il faut vivre cependant, & tout est si cher ici! Le logement surtout, que Philippe, à cause des clients qu'il espérait y voir venir, avait choisi fort beau, & pour lequel il avait passé bail. Toutes nos économies d'autrefois ont été englouties, il a fallu emprunter comme on a pu, puis en venir aux expédients, vendre peu à peu tous nos objets de valeur : les dentelles, l'argenterie, une bague en diamant, à laquelle je tenais beaucoup, parce que ma bonne grand'mère l'avait portée jusqu'à sa mort; puis enfin une statue de la sainte Vierge, ouvrage de mon bisaïeul, qui était un sculpteur de grand talent, & quand les trois mille francs que vous m'en avez donnés & avec lesquels nous avons déjà payé plusieurs dettes, seront dépensés en entier, que deviendra mon fils, puisque je n'ai plus rien à sacrifier pour lui? Il est vrai que Philippe espère toujours qu'il se présentera quelque bonne occasion de se faire connaître; mais il y a si longtemps qu'il espère!

— Et il a raison de le faire, dit doucement la supérieure, car Dieu n'abandonne jamais les siens, & c'est souvent au moment où l'on s'y attend le moins qu'il nous envoie le secours; peut-

être même serai-je assez heureuse pour être à votre égard l'instrument de sa providence, j'essayai de le moins; j'ai autrefois habité Aix, où nous avons une maison de notre ordre, & je me souviens fort bien d'y avoir entendu parler de monsieur votre fils, comme d'un jeune avocat de beaucoup de talent, ce qui me donne bon espoir dans l'idée qui m'est venue; néanmoins, n'étant pas sûre de la réussite, je ne voudrais pas que vous y comptassiez absolument. Voici la chapelle particulière dont je vous ai parlé, ajouta-t-elle en ouvrant une des portes du parloir, vous y trouverez sur l'autel la statue que vous regrettez; allez prier la sainte Vierge de nous assister de son puissant secours. »

Madame Gernoux saisit la main de la religieuse & la porta si rapidement à ses lèvres que celle-ci n'eut pas le temps de s'en défendre; puis elle pénétra dans la chapelle, l'esprit plus calme & le cœur déjà soulagé.

Lorsque la supérieure se trouva seule, elle réfléchit quelques instants; ensuite, ouvrant un secrétaire, elle écrivit une assez longue lettre, qu'elle cacheta de son sceau. Elle rejoignit ensuite la pauvre veuve, qui priait avec larmes aux pieds de la Madone, s'agenouilla à ses côtés, puis au bout d'un certain temps :

« L'heure me presse, lui dit-elle, retournons au parloir. »

Elle lui remit alors la lettre qu'elle venait d'écrire, adressée à un de ses cousins, avocat célèbre, mais qu'une maladie de larynx empêchait depuis six mois de prendre la parole au tribunal.

« Que monsieur votre fils aille voir mon cousin de ma part, dit la supérieure, j'aime à croire qu'il pourra lui être utile. »

Madame Gernoux la remercia mille fois & retourna à son logis, où elle trouva Philippe dans son cabinet, accoudé sur son bureau, l'air triste & découragé.

« Viens t'asseoir auprès de moi, lui dit-elle; je t'apporte une bonne nouvelle, j'espère. »

Elle lui conta alors en peu de mots tout ce qui lui était arrivé dans la matinée.

« Je vais donc m'habiller & porter cette lettre à monsieur Derbault, dit Philippe; hélas! si j'étais en veine, comme jadis, je serais bien sûr du succès, mais chaque chose tourne contre moi à cette heure.

— Aie bon courage, lui dit la mère; j'ai tant prié le bon Dieu, ce matin! »

Il fut absent toute l'après-midi; mais lorsqu'il revint à la maison, un éclair de joie brillait dans ses grands yeux, & les rides précoces, dont le chagrin avait sillonné son front, étaient comme à moitié effacées.

« L'avocat Derbault m'a reçu à merveille, dit-il à sa mère; nous avons causé longtemps, & il m'a confié une cause importante, que sa maladie l'empêche de plaider lui-même.

— Dieu soit béni! s'écria la pauvre femme,



peut-être que le temps de l'épreuve est fini pour toi maintenant. »

Et elle disait vrai, la bonne mère, car non-seulement Philippe gagna le procès en question, mais il déploya tant de talent dans cette affaire, que monsieur Derbault, charmé d'avoir un tel collaborateur, le prit en amitié & lui fit plaider à sa place les nombreuses causes dont on le chargeait de toute part. L'aisance revint donc au logis, plus vite encore qu'elle ne s'en était envolée; madame Gernoux était heureuse, & la bonne Supérieure en rendit au Seigneur d'humbles actions de grâce.

Les choses allèrent ainsi deux ou trois ans encore; monsieur Derbault, toujours plus satisfait de Philippe, l'invitait souvent à venir le voir dans une belle terre qu'il avait achetée aux environs de Blois, espérant que le séjour de la campagne serait plus utile à sa santé; ces petites absences étaient un peu pénibles à madame Gernoux; mais, comme elles étaient utiles & agréables à son fils, elle n'avait garde de s'en plaindre.

Un jour qu'il était resté à Châteaubrun plus longtemps que de coutume :

« Tu vas être bien agréablement surprise, dit-il à sa mère : monsieur Derbault me fait épouser sa nièce, une personne très-bien, qui a deux cent mille francs de dot. »

Madame Gernoux se sentit pâlir.

« La dot n'est pas le principal, dit-elle, surtout maintenant que tu gagnes largement de quoi vivre. La demoiselle est-elle vertueuse, bien élevée, d'un caractère doux & égal? L'as-tu vue seulement? »

— Monsieur Derbault m'a conduit chez son père, dans un très-beau château, entre Tours & Poitiers. La connaissance a été vite faite; mademoiselle Jacqueline m'accepte très-volontiers pour mari; elle n'aime ni la campagne ni les petites villes, & elle sera charmée d'habiter Paris & d'y voir beaucoup de monde; enfin c'est chose convenue; tu feras la demande pour la forme, & dans un mois nous serons mariés.

— Pauvre chère Gabrielle! murmura la mère! Enfin, puisses-tu être heureux, Philippe! mais il me semble que tu t'es bien pressé de conclure.

— Une si belle dot! & des gens si parfaitement bien posés! »

Et comme il remarqua enfin la tristesse de sa mère :

« Tu seras bien contente de ce mariage, ajouta-t-il en l'embrassant, car tu vivras fort heureuse au milieu de nous. »

Ces manières caressantes adoucèrent un peu le chagrin de la mère.

« Dieu veuille bénir cette union, mon enfant! » dit-elle en retenant ses pleurs.

Dès le lendemain il ne fut plus question que des préparatifs de noces, de la corbeille à acheter, de la chambre nuptiale à meubler. Philippe ayant passé un bail de neuf ans pour l'appartement qu'il

habitait, était engagé pour deux années encore; mais cet appartement, très-bien situé d'ailleurs, lui paraissait un peu petit pour y recevoir dignement mademoiselle Jacqueline Miron.

« Je lui céderai ma chambre, dit madame Gernoux, & je coucherai dans l'alcôve fermée de la salle à manger.

— Puisque tu le veux absolument, dit Philippe, qui n'avait point osé le demander à sa mère, mais qui s'était arrangé de façon à ce que la proposition vint d'elle-même, j'y consens volontiers; mais nous changerons d'appartement dans deux ans & nous aurons alors toutes nos aises. »

Madame Gernoux accomplit de bon cœur ce sacrifice; que lui importait après tout d'être mal logée, pourvu que son fils fût content, & qu'il l'aimât avec tendresse?

Il acheta pour elle des robes de soie & d'autres objets de toilette, lui disant qu'il voulait que désormais elle s'habillât moins simplement; il chercha même à racheter la bague en diamants dont elle ne s'était séparée qu'avec peine, mais le bijoutier l'avait vendue depuis longtemps déjà.

Cependant le jour solennel approchait, & Philippe, qui allait & venait sans cesse de Paris, chez son beau-père futur, au château de Furnel, & de Furnel à Paris, n'avait point encore parlé du voyage de sa mère; ce fut elle qui, la première, lui demanda quand elle devrait partir.

« J'ai pensé, dit Philippe, dont une rougeur furtive empourpra le visage, que cette longue route te fatiguerait beaucoup, & qu'il serait plus convenable que tu nous attendisses ici pour y recevoir ma femme & lui faire les honneurs de la maison. »

Madame Gernoux l'écoutait sans vouloir comprendre; Philippe se marier sans qu'elle, vivante encore, fût auprès de lui en ce moment solennel! Jamais pareille chose ne lui serait venue dans l'esprit; lui cependant avait une résolution bien arrêtée à ce égard.

« Si l'on juge mon excellente mère sur son langage & ses habitudes, se disait-il, on la prendra pour une femme du commun, & cela suffirait peut-être pour rompre mon mariage, ces Miron sont si vaniteux! »

Il se mit à faire valoir de son mieux les avantages qu'il y aurait pour eux tous à ce qu'elle ne se dérangeât point pour la noce & à ce qu'elle les attendît à Paris.

« Ce sera plus digne de ta part, lui dit-il, & puis ta présence est absolument nécessaire ici pour achever notre installation, & pour faire mettre en place une infinité de choses que toi seule es capable de bien arranger. »

Il gagna cette mauvaise cause, mais non sans froisser beaucoup le cœur de la pauvre mère; elle se résigna sans se plaindre cependant; mais en passant au salon, elle n'osa point lever les yeux sur le portrait de l'homme au manteau noir, de peur de le voir sourire.]



« Je ferai dire au couvent une messe au jour & à l'heure précise où un autre prêtre bénira leur union à Furnel, se dit-elle, & je tâcherai de me persuader que je suis à côté d'eux. »

Elle le fit ainsi qu'elle l'avait imaginé, la pauvre mère, mais les religieuses remarquèrent que ses larmes ne cessèrent de couler pendant tout le temps que dura le saint sacrifice.

Trois jours après, madame Gernoux, vêtue d'une robe de soie toute neuve, coiffée d'un bonnet de dentelle & ayant travaillé depuis le matin afin que tout fût prêt pour recevoir les nouveaux époux, les attendait à la fenêtre du salon avec une impatience mêlée à la fois de joie & d'inquiétude.

Quelle était cette fille que Philippe venait de lui donner? serait-elle douce & aimable comme la gentille Gabrielle, dont la veuve avait gardé un si bon souvenir? Oh! alors, comme elle l'aimerait, comme elle partagerait sa tendresse entre ses deux enfants!

L'heure avançait néanmoins, & Marianne, la cuisinière, penchée sur ses fourneaux, se plaignait déjà que son dîner était en souffrance.

« Ils ne vont point tarder sans doute, » lui dit sa maîtresse, qui commençait à s'inquiéter aussi.

Deux heures s'écoulèrent encore, la nuit était venue & madame Gernoux avait perdu tout espoir, lorsqu'une voiture s'arrêta à la porte, & un instant après Philippe entra au salon, donnant le bras à une jeune femme, qu'il présenta à madame Gernoux en lui disant :

« Voilà ta fille. »

La nouvelle mariée fit une profonde révérence, à laquelle sa belle-mère répondit en l'entourant de ses bras & en lui appliquant un gros baiser sur chaque joue.

« Soyez la bienvenue, ma chère fille, dit-elle; je vous aimais sans vous connaître; que sera-ce donc quand je vous connaîtrai tout à fait? »

— Que dit votre mère, Philippe? demanda à demi-voix la jeune femme à l'avocat lorsqu'elle fut dégagée de cette étreinte, je n'en ai pas saisi le premier mot.

— Ne vous avais-je pas avertie, ma chère, que ma mère est Italienne, & qu'elle n'a jamais cessé de faire usage de sa langue maternelle? mais en y faisant quelque attention, vous la comprendrez aisément, je l'espère, car son italien est maintenant très-mêlé de français. »

La jeune épousée fit une moue significative, que son mari ne parut pas apercevoir.

« Si vous le voulez bien, ma chère Jacqueline, dit-il, nous allons de suite nous mettre à table, car vous devez avoir grand-faim. »

Il offrit le bras à sa femme pour la conduire à la salle à manger, ce qui parut singulier à sa mère, qui n'était guère initiée aux usages du monde. L'excellente créature se sentait un peu mal à l'aise du ton froid & cérémonieux de sa belle-fille, & craignait beaucoup que le dîner retardé fût trouvé mauvais; elle commençait à se rassurer néanmoins

en voyant les voyageurs manger de bon appétit, lorsqu'un nouvel incident renouvela ses alarmes.

« A-t-on montré à Fanelly la chambre qu'elle doit occuper près de la mienne? dit tout à coup madame Philippe à son mari.

— Qu'est-ce que Fanelly? demanda la mère.

— Une femme de chambre de confiance que Jacqueline s'est décidée au dernier moment à emmener avec elle, ce qui fait que je n'ai pu t'en prévenir, dit Philippe assez embarrassé; j'ai pensé que Marianne lui céderait sa chambre, pour ce soir du moins.

— Et où mettrons-nous Marianne? demanda la veuve abasourdie?

— Je me charge d'arranger tout cela, » dit Philippe, qui ne voulait point contrarier sa femme, & qui comprenait cependant tout l'embarras de sa mère.

Grâce à cette assurance, le reste du dîner se passa fort bien, & les voyageurs se trouvant fatigués, se retirèrent bientôt dans leur appartement.

Le lendemain, dès le point du jour, madame veuve Gernoux était sur pied pour aider Marianne dans sa besogne, afin que tout fut prêt au moment du lever de sa belle-fille; mais il était plus de neuf heures déjà lorsque la porte de la chambre nuptiale s'ouvrit, pour donner passage au seul Philippe, qui, embrassant sa mère avec plus de tendresse que de coutume :

« Nous te donnons bien de l'embarras, dit-il; ne te fatigue pas trop surtout. Cette après-midi, nous avons l'intention d'aller faire une promenade en voiture au bois de Boulogne, & j'espère que tu seras des nôtres.

— Bien volontiers, » répondit madame Gernoux, pour qui une parole affectueuse de Philippe était comme un de ces rayons de soleil qui, se montrant tout à coup dans un ciel nébuleux, égayaient le paysage & en changeant tout l'aspect.

Philippe retourna alors près de Jacqueline, qu'il amena bientôt avec lui, dans tout l'éclat d'une ravissante toilette; c'était une femme de vingt-cinq ans, d'une beauté régulière, mais froide, & dont la physionomie hautaine annonçait plus d'orgueil que de cœur. Elle salua sa belle-mère aussi cérémonieusement que la veille, quoique celle-ci se fût précipitée à sa rencontre, pour lui demander si elle était bien reposée, si elle avait bien dormi, si son chocolat du matin était cuit à point.

La promenade au bois détendit cependant un peu la raideur de madame Philippe; elle accepta même le bras de sa belle-mère pour faire, à pied, le tour de la pièce d'eau, & répondit plus gracieusement à ses questions; mais le soir elle eut la migraine & s'enferma dans sa chambre aussitôt après dîner, en compagnie de Fanelly, qui seule, disait-elle, était capable de lui donner de bons soins.

Les jours suivants, la jeune femme fit des visites à quelques personnes de connaissance, courut les magasins, alla au théâtre, ne perdant au-



cune occasion de voir & de paraître, se montrant de fort mauvaise humeur lorsqu'une circonstance imprévue l'obligeait à garder la maison.

Plusieurs mois s'écoulèrent de la sorte, n'amenant aucune intimité entre ces deux femmes, si différentes de caractère & de sentiments.

« Ce n'est point là Gabrielle, » pensait la veuve, sans faire part à qui que ce fût de ses tristes réflexions, mais pleurant bien souvent dans le silence de son alcôve, le seul recoin qui lui fût laissé en propre.

Une chose surtout froissait ce cœur si tendre : jamais Jacqueline ne lui donnait le doux nom de mère, à elle qui l'avait tout d'abord nommée sa fille ; elle n'osait point, à la vérité, l'appeler *madame*, mais elle s'arrangeait de manière à éviter l'une & l'autre de ces qualifications ; &, quelque simple & indulgente que fût la veuve, elle avait fort bien remarqué la répugnance de sa bru à lui donner le nom qui lui appartenait.

Quant à Philippe, il déployait une habileté remarquable à tenir la balance à peu près égale entre sa mère & sa femme, en la faisant pencher néanmoins vers cette dernière, parce qu'il ne pouvait pas compter de sa part sur l'indulgence aveugle & la tendresse infinie de sa mère, que rien ne pouvait altérer. Il y avait, du reste, entre Jacqueline & lui, quelque rapport dans les idées & le caractère ; ils avaient les mêmes ardeurs vaineuses, la même passion effrénée pour le succès, la même adresse à se faufiler dans le grand monde, le même désir de s'élever promptement dans la hiérarchie sociale ; cette disposition d'esprit rendait l'avocat fort coulant sur les dépenses de luxe, & ce n'est pas lui qui se serait récrié sur les comptes plus ou moins enflés des couturières & des modistes, puisque la toilette était un moyen de se faire valoir. Ni l'un ni l'autre ne négligeait jamais une occasion de se pousser dans le monde, et, six mois après son mariage, Jacqueline jeune, jolie & élégante, comptait déjà par douzaines les bonnes maisons où elle était reçue.

Tous ces plaisirs, qu'elle appelait des obligations, lui laissaient peu d'instant à passer en famille, &, hors les heures du repas, il était fort rare qu'elle restât chez elle.

Un jour qu'elle était rentrée plus tard encore que de coutume, Philippe se permit de lui faire une observation à ce sujet.

« Voilà plus d'une heure que nous vous attendons pour nous mettre à table, dit-il.

— Eh bien ! le grand malheur ! répondit-elle d'une voix aigre ; si vous m'aviez apporté ce matin ce billet d'invitation que je vous avais demandé si instamment, je n'aurais pas eu à courir en vain pour tâcher de me le procurer.

— Je vous assure, ma chère, que je le désirais autant que vous & que j'ai fait tout mon possible pour l'obtenir.

— Quand j'étais chez mon père, monsieur, il ne

se donnait pas un bal, à dix lieues à la ronde, sans que nous y fussions invités.

— C'était bien différent, reprit Philippe, une société de province ! mais l'impératrice ne laisse inviter à ses soirées particulières que les personnes qui lui ont été présentées.

— Alors, pourquoi ne le suis-je pas ?

— C'est que je ne vois point encore à quel titre je pourrais solliciter cette faveur.

— Hélas ! je comprends bien à cette heure que vous êtes un homme trop peu distingué, trop peu hors de pair pour être reçu à la cour & y présenter votre femme ! s'écria-t-elle avec dépit.

— Jacqueline, dit la veuve, qui supportait fort patiemment d'ordinaire les coups de boutoir de son imposante belle-fille, mais qui, semblable à la poule qui défend ses poussins, ne pouvait endurer qu'on s'en prit à Philippe, ce serait faire grand tort à votre jugement que de dire que votre mari n'est pas un homme distingué, lui que l'on a toujours tenu pour tel au tribunal comme dans le monde. »

Jacqueline, étonnée de tant d'audace, toisa d'abord sa belle-mère du regard, puis prenant un air de victime :

« Suis-je assez malheureuse ! s'écria-t-elle effrontément ; humiliée par le fils & sermonnée par la mère ! »

Et, toute rouge & courroucée, elle courut se réfugier dans sa chambre, où Philippe la suivit de près, laissant sa mère seule à table & très-peu disposée à faire honneur au repas.

« Qu'ai-je donc dit qui puisse lui faire tant de peine ? se demandait-elle en pleurant. Ah ! que mon sort est triste & ma vie misérable ! Jadis mon fils était tout à moi ! Lorsqu'en travaillant du matin au soir je gagnais notre pain à tous deux, alors au moins j'avais l'espérance d'un meilleur avenir, &, quand je me sentais fatiguée, je n'avais qu'à m'agenouiller un instant au pied de ma belle Madone pour retrouver la force de continuer mon labeur. Maintenant je n'ai même plus en ma possession cette douce image ; mais Dieu est partout, il me voit & compte mes soupirs. « Ayez donc pitié de moi, Seigneur, & pardonnez-moi mes offenses comme je pardonne à ceux qui m'ont offensée ! »

Elle pria longtemps encore ; la prière apaise & console ; elle était donc presque calmée lorsque Philippe vint auprès d'elle.

« Mère, dit-il d'un ton doux et tendre, Jacqueline m'envoie vers toi pour te faire ses excuses, regrettant beaucoup ce qui s'est passé tout à l'heure ; sois indulgente à son égard, car elle se trouve dans une position qui commande l'intérêt, & rend peut-être l'humeur des femmes plus difficile.

— Que veux-tu dire, s'écria madame Gernoux, est-ce que ta femme serait grosse ?

— Depuis trois mois environ, répondit-il.

— Que ne l'ai-je su plus tôt ! reprit-elle ravie, & oubliant tout à coup ses griefs & ses chagrins ;



cette position explique en effet bien des caprices; on souffre presque toujours un peu dans cet état, & peut-être que sans le vouloir on parle quelquefois au-delà de sa pensée. Nous aurons donc un petit enfant à soigner, que nous aimerons de tout notre cœur, & qui nous le rendra bientôt! Dis à ta femme combien j'en suis heureuse!

— Viens le lui dire toi-même, » reprit Philippe en l'entraînant chez Jacqueline.

Dès ce moment, l'excellente madame Gernoux redoubla de soins & d'attentions pour sa belle-fille, s'appliquant à ne la contrarier en aucune sorte. Elle pensait bien quelquefois que Jacqueline veillait trop tard dans le monde & qu'elle sortait beaucoup pour une femme dans sa position, mais elle n'osait point le lui dire, craignant de lui donner de l'humeur.

Tout alla bien néanmoins, & le moment des couches approchant, madame Miron arriva à Paris, pour être à même de donner ses soins à sa fille.

C'était une femme grande & forte, portant haut la tête & souriant rarement. Son maintien compassé, son air revêché & l'expression rigide de son regard produisirent sur madame Gernoux une impression pénible; c'est à peine si elle osait regarder cette fière personne, qui avait presque l'air d'une reine de théâtre, & qui se montra fort scandalisée de trouver sa fille logée si à l'étroit, disait-elle, quoique, pour la recevoir plus dignement, Philippe & sa mère eussent déménagé l'un & l'autre, & occupassent momentanément, au cinquième étage, deux petites chambres de domestiques, qu'ils étaient parvenus à se procurer.

« Quelle différence avec mon château de Furnel, où tout est si vaste & si beau! » disait madame Miron.

Puis les meubles en acajou laissaient beaucoup à désirer, les domestiques n'étaient point assez nombreux dans la maison, il n'y avait pas même de valet de chambre; décidément Jacqueline avait été sacrifiée, elle méritait mieux, la pauvre enfant! Monsieur Derbault avait eu grand tort de proposer ce mariage, & monsieur Miron n'était qu'un sot d'avoir consenti.

Tout cela n'était pas débité tout à la fois & en termes aussi précis, mais délayé à petites doses & avec des réticences fréquentes, dans des phrases mystérieuses que Philippe & sa mère faisaient tous leurs efforts pour ne pas avoir l'air de comprendre, mais qu'ils n'entendaient que trop bien cependant; l'un & l'autre néanmoins ne se communiquaient point leurs ennuis & la mortification qu'ils essayaient; l'avocat par orgueil, la mère par discrétion & afin de ménager l'amour-propre de Philippe.

Après quelques jours d'attente, Jacqueline mit au monde une fille, dont monsieur Derbault fut le parrain & madame Miron la marraine, & le baptême ayant eu lieu avec beaucoup de magnificence, madame Miron reprit enfin le chemin de

Furnel, au grand contentement de madame Gernoux.

« Maintenant, ce sera mon tour de soigner la petite, » se disait-elle avec joie; mais la bonne dame avait compté sans la nourrice de l'enfant & sans les recommandations qui lui étaient faites de ne la confier à qui que ce soit au monde. Ce fut un véritable crève-cœur pour la pauvre grand-mère d'être comprise dans cette exclusion; elle eut même un instant la velléité de se plaindre à son fils, de crier à la dureté & au manque d'égards; mais à quoi cela pouvait-il servir, puisque, avec un caractère aussi faible, il lui aurait été impossible de soutenir la lutte?

« Il vaut mieux découdre que déchirer, » se disait-elle en s'exhortant à la patience & en offrant à Dieu toutes ses douleurs intimes.

Cependant Philippe, qui devinait les sentiments de sa mère, prenait souvent la petite Marguerite dans ses bras, & la lui apportait dans son réduit.

« Vois comme elle te ressemble, lui disait-il; elle sera jolie & bonne comme toi. »

Et l'enfant souriait à sa grand-mère, qui lui faisait mille caresses & la berçait sur ses genoux.

Il arriva néanmoins que la nourrice étant tombée malade, lorsque la petite fille avait treize mois déjà, on jugea à propos de la servir, & comme Jacqueline ne se souciait guère de se charger de ce soin, elle se trouva fort heureuse de confier l'enfant à sa belle-mère, en attendant d'avoir trouvé une bonne de confiance.

Ce fut pour la veuve une joie inespérée; elle consacra tous ses instants à cette douce tâche & s'en acquitta avec tant de succès, que la petite fille, privée du lait de sa nourrice, ne s'en porta que mieux; c'était un charmant spectacle que de la voir, toute blanche & rose, caresser de ses mains innocentes les joues ridées de sa grand-mère, dont les yeux exprimaient le ravissement d'une ineffable tendresse. Cette vue réjouissait Philippe, mais elle était pénible à sa femme, qui, devenant jalouse de l'affection de l'enfant pour celle qui lui donnait des soins, se hâta de se procurer une bonne. Il arriva néanmoins que Marguerite habituée aux tendresses de sa grand-mère, continuait à lui donner toutes ses préférences, poussant de petits cris joyeux quand elle pouvait s'en approcher. Ce qui se passa alors entre le mari & la femme, la veuve ne le sut jamais, mais Philippe devint tout à coup triste & préoccupé, quoique sa réputation grandit sans cesse & que les profits suivissent la gloire.

Un jour, que madame Gernoux était assise dans la salle à manger, près de la porte du salon, qu'un domestique venait de laisser entr'ouverte, elle entendit Jacqueline répondre à une de ses amies, qui lui conseillait de donner un grand dîner :

« Comment pourrais-je sans rougir rendre les invitations que je reçois, tant que j'aurai à mes côtés une belle-mère qui ne parle pas même fran-



çais ! Il faudra bien que cette humiliation ait un terme cependant, & mon mari commence à le comprendre. Cette séparation lui coûtera, sans doute ; mais elle est tout à fait indispensable, si nous voulons enfin recevoir à notre tour, & faire bonne figure dans le monde. »

Madame Gernoux n'eut pas la force d'en entendre davantage, elle repoussa brusquement la porte du salon & courut s'enfermer dans son alcôve ; tout lui était expliqué à cette heure : la tristesse de Philippe, quelques paroles indiscretes échappées à la femme de chambre, tout, jusqu'à certaines prévenances récentes de Jacqueline.

« Nous verrons si mon fils aura le courage de chasser sa mère de chez lui, » dit-elle, l'œil en feu, la bouche entr'ouverte, la poitrine oppressée.

Elle eut un accès de fièvre & fut obligée de se mettre au lit avant dîner ; ses tempes battaient fortement, son front était mouillé de sueur, & pendant toute la nuit le sommeil ne vint point clore sa paupière. Vers le matin cependant elle se calma peu à peu & dormit quelques heures ; lorsqu'elle se réveilla, Philippe était à ses côtés, fort inquiet de son état & épiant son réveil.

« Comment te trouves-tu maintenant, mère ? »

— Moins mal, dit-elle avec un triste sourire ; peut-être vaudrait-il mieux qu'il en fût autrement.

— Que dis-tu ? s'écria-t-il.

— Rien qui vaille, j'ai fait un mauvais rêve ; oui, je crois que c'était un rêve. Va me chercher Marguerite, que je la voie & que je l'embrasse ! »

Une semaine entière s'écoula encore sans amener aucune explication ni une grande amélioration dans l'état de la malade, qui, malgré toutes les ordonnances du médecin, avait de la peine à recouvrer ses forces.

« Tu ne sais pas ce que dit le docteur, dit un jour Philippe à sa mère ; il assure que le meilleur remède à ton mal serait le changement d'air. »

Quelle que fut l'habileté de Philippe dans l'art de feindre, madame Gernoux, si crédule d'ordinaire, le devina néanmoins.

« Où veux-tu donc que j'aille ? dit-elle en pâlisant.

— Sous un climat plus doux, à Aix, par exemple, où nous avons encore de bons amis, que tu reverrais volontiers, & dont les soins ne te feraient pas défaut. »

Elle garda le silence, mais l'indicible angoisse qui l'avait subitement étreinte imprimait à tous ses membres un tremblement nerveux.

« Ce serait pour l'hiver seulement, continua l'avocat ; je te conduirais à Aix, dès que tu serais assez forte pour supporter le voyage, & j'irais te chercher dès que les hirondelles nous annoncent le retour du printemps.

— Et que Jacqueline t'en donnera la permission, dit-elle enfin d'une voix stridente. »

Les mécontentements de toute sorte, amassés depuis si longtemps dans son cœur, allaient enfin

en déborder en flots d'amertume, comme l'eau bourbeuse du torrent, quand son lit ne peut plus en contenir l'abondance.

« J'en sais plus long que tu ne crois, continuait-elle en fixant sur lui ses yeux secs & enflammés.

— Mère ! » cria Philippe d'une voix suppliante. Et deux larmes véritables coulèrent sur ses joues.

Jamais, depuis que son fils avait l'âge d'homme, sa mère ne l'avait vu pleurer. Ces pleurs furent la goutte d'eau froide qui, versée à propos dans le vase, y retient le liquide bouillant prêt à s'en échapper, & la colère de la veuve se fondit tout à coup dans ses pleurs, comme les orages du ciel s'éteignent dans la pluie.

« S'il le faut absolument, je partirai, dit-elle enfin.

— Malheureusement il le faut pour rétablir ta santé, » se hâta de dire Philippe.

Elle ne lui répondit plus, & ils se séparèrent ainsi, lui fort triste encore, mais déchargé d'un énorme fardeau, car il avait enfin entamé la question ; elle abîmée de douleur & demandant à Dieu la force & le courage de faire à son fils ce dernier sacrifice.

« Je les gênais si peu cependant, se disait-elle, je tenais si peu de place dans leur intérieur ! Que peuvent-ils me reprocher ? Est-ce donc un si grand crime de ne point parler français ! »

Il lui vint en idée qu'elle pourrait continuer à habiter Paris en s'y installant à part ; mais ce qu'elle avait entendu & un secret instinct, qui lui tenait souvent lieu d'une connaissance plus approfondie des choses de ce monde, lui firent comprendre que cette solution avait déjà été proposée par Jacqueline & rejetée par Philippe. Que ne dirait-on pas d'eux dans leur société s'ils reléguèrent dans quelque petit réduit cette mère si tendre, dont plusieurs de leurs amis connaissaient le dévouement ! N'était-il pas tout naturel, au contraire, qu'elle s'éloignât, par raison de santé, lorsque le médecin le jugeait nécessaire ? Philippe d'ailleurs croyait sans doute à l'efficacité de l'air du midi, madame Gernoux finit par se le persuader du moins, & si on lui eût dit le contraire, elle se serait emportée contre la personne qui aurait émis l'opinion qu'on voulait surtout se débarrasser d'elle. Philippe n'était-il pas le modèle des fils, le meilleur de tous les hommes ?

« Il se trompe, sans doute, se disait-elle encore, car, loin de me rétablir à Aix, j'y mourrai de son absence ; mais ce n'est point sa faute, il ne sait pas assez qu'il est ma vie & jusqu'à quel point je l'aime ! »

#### IV

Il fallut attendre six semaines pour que madame Gernoux fût en état de supporter le voyage, & Philippe employa ce temps à préparer son ins-



tallation à Aix. Il écrivit à madame Miraudin pour lui faire part de l'état de santé de sa mère & de la décision du docteur, & il s'entendit avec cette dame pour que la veuve retrouvât chez elle une partie de leur ancien appartement du second, pensant bien que nul autre ne pourrait lui être plus agréable; il envoya par le chemin de fer tous les meubles nécessaires, & bien au delà; & il eût été impossible de mettre plus de soin & de s'ingénier davantage pour que rien ne manquât à la malade.

Le mois d'octobre tirait à sa fin, il était donc bien temps de se mettre en route, si l'on voulait éviter la mauvaise saison; il est vrai que Jacqueline, absente depuis quelques jours, avait dit à son départ qu'elle reviendrait de Furnel pour faire ses adieux à sa belle-mère, & celle-ci eût bien désiré attendre son retour pour embrasser encore une fois la petite Marguerite; mais une lettre de la jeune femme vint apprendre à son mari que madame Miron étant tombée tout à coup gravement malade, il lui était impossible de quitter sa mère en cet état, & qu'elle craignait même que son absence ne dût se prolonger assez longtemps encore.

« Voilà qui est bien fâcheux de toute façon, dit Philippe, car Jacqueline doit avoir du chagrin, & elle est, du reste, fort contrariée de ne pouvoir te faire ses adieux; mais le temps presse, si je veux passer quelques jours à Aix avec toi, la rentrée des tribunaux me forçant à retourner à Paris dès les premiers jours de novembre. »

Le voyage se fit sans accident, &, soit que la distraction agît favorablement sur l'état nerveux de la malade, soit que le plaisir d'être avec son fils exerçât sur elle une si heureuse influence, elle se trouvait à son arrivée beaucoup mieux qu'au départ.

En descendant de wagon, les voyageurs trouvèrent Caroline & Gabrielle qui les attendaient à la gare. Il y eut des cris de joie, des larmes de bonheur.

« Bienheureuse maladie, qui vous ramène au milieu de nous, dit la première, d'autant mieux que vous ne me paraissez pas très-souffrante aujourd'hui. »

Le souper les attendait chez madame Miraudin, & la veuve put y prendre part, se trouvant beaucoup mieux, en effet, & toute heureuse de revoir ses amies & cette charmante Gabrielle, à qui elle avait toujours conservé tant d'affection.

La jeune fille entraînait déjà dans sa vingt-cinquième

année, & sa beauté s'était merveilleusement accrue depuis le départ des Gernoux, mais son caractère était resté le même : doux, égal & enjoué. Elle accueillit Philippe comme un ancien ami & madame Gernoux comme une mère, dont on a longtemps désiré le retour.

« Je savais bien que vous nous reviendriez, lui dit-elle en italien.

— Eh quoi, mademoiselle, vous savez maintenant cette langue? lui demanda Philippe.

— Je l'ai apprise pour que maman Gernoux eût le plaisir de me l'entendre parler; j'ai bien eu quelque peine, car je n'ai pas de facilité pour ce genre d'étude; mais de quoi n'est-on pas capable quand il s'agit d'être agréable à ceux qu'on aime?

— C'est qu'elle le parle à merveille! s'écria la veuve enchantée, qui, malgré sa bonté naturelle, ne put s'empêcher de jeter à son fils un regard dont il comprit le sens.

— Toujours bonne & charmante, dit l'avocat à Gabrielle, qui se levait pour offrir le café.

— Oui, bonne & charmante, c'est bien vrai, monsieur, dit madame Miraudin à demi-voix; aussi les demandes en mariage ne lui ont-elles pas manqué depuis sa sortie du couvent, d'autant mieux que sa fortune a plus que triplé par l'héritage d'un de ses oncles; mais la chère enfant n'est pas pressée de s'établir; elle se trouve heureuse auprès de nous, où elle passe sa vie en bonnes œuvres, & elle ne veut, dit-elle, se marier que lorsqu'elle aura trouvé un parti tout à fait à sa convenance, ne tenant ni à la fortune, ni à l'éclat de la position, mais seulement à la vertu & à la noblesse du caractère.

— Bienheureux celui qu'elle choisira! répondit Philippe, qui devint tout songeur. »

Ce bonheur, il l'avait eu sous la main, il n'avait tenu qu'à lui de se l'assurer, & en même temps celui de sa bonne mère; mais cette dernière considération n'était entrée pour rien dans ses plans égoïstes, il n'avait consulté que son ambition, &, comme le chien de la fable, il avait lâché la proie pour l'ombre; cependant il n'en voulait pas convenir avec lui-même.

« En l'épousant & en restant à Aix, j'aurais été plus heureux sans doute, se disait-il, mais je n'aurais jamais eu qu'une célébrité de province; je n'aurais jamais été décoré, tandis que, grâce à notre nouveau plan & au savoir-faire de Jacqueline, cet honneur m'arrivera bientôt, j'espère. »

Comtesse de LA ROCHÈRE.

(La fin au prochain numéro.)





# REVUE MUSICALE

## LES ARTISTES QUI NE FONT PAS D'ART.

O<sup>N</sup> était aux premiers jours du printemps. Le château de B... se peuplait d'heure en heure de visiteurs nouveaux. Une foule d'amis et d'artistes devait assister au concert qu'avaient organisé les maîtres de la maison.

Dans un des carrefours du parc boisé où se trouvaient plusieurs bancs, deux dames étaient assises : cela pouvait paraître singulier, vu l'heure matinale, car il était à peine six heures ; elles voulaient voir se lever le soleil sur un des plus beaux sites de cette riche campagne.

— L'aurore, disait la plus jeune à l'autre, dont les cheveux blancs n'excluaient pas un certain air de jeunesse, l'aurore dorant ces roches énormes qui surplombent la montagne, n'est-ce pas le plus beau spectacle qu'on puisse voir ?

— L'aurore, c'est la jeunesse, mon enfant, c'est l'espérance, c'est le commencement d'un beau jour.

— Mère, le coucher du soleil a bien son charme.

— Certes, ma fille, mais il se mêle un peu de tristesse à l'admiration qu'il fait naître. Le crépuscule, c'est le déclin, c'est la fin des illusions, c'est le commencement de la nuit.

En ce moment un promeneur qui, comme les deux dames, semblait aimer *le matin aux yeux gris*, selon la locution de Shakespeare, déboucha par l'une des avenues, lisant avec beaucoup d'attention une brochure qu'il tenait à la main. Il paraissait avoir une cinquantaine d'années. Son costume était plus que négligé, & son visage glacial n'invitait pas à la conversation. Cependant il salua fort poliment les deux promeneuses, échangea avec elles quelques paroles banales, prit place sur un banc, & poursuivit sa lecture.

— Où en es-tu de ta pièce de vers, mon enfant ?

— Elle est presque achevée, mère.

— Veux-tu m'en dire quelques-uns ?

— A te parler franchement, je m'attends à ta critique.

— Tu t'y exposes, petite folle, en voulant devenir un bas-bleu.

— Du reste, je ne me souviens pas des vers,

mais j'ai sur moi toutes mes idées en prose ; écoute :

« O quelle sublime & magnifique création tu éclaires à ton lever, joyeuse aurore ! quand sous les sombres brouillards de la nuit tu t'éveilles humide & frémissante pour rajeunir la nature & embellir les campagnes ; quand de ton voile rose & diaphane tu laisses tomber, sur la terre, ces perles liquides qui ouvrent le calice des fleurs ; quand tu déroules à la brise matinale les ailes veloutées des papillons, l'univers se montre alors dans toute la majesté de sa splendeur. On aperçoit les collines, avec les forêts dont elles sont couronnées, les champs avec les moissons qui les couvrent, les prairies avec les ruisseaux qui les arrosent. L'horizon s'enflamme, les nuages se colorent, les vapeurs se dissipent, & le soleil, ce magnifique roi du ciel, apparaît sur un trône de pourpre & d'or. »

— Eh bien, qu'en penses-tu, mère ? dit la jeune fille d'un air quelque peu triomphant.

— Ma chère amie, répondit la mère, tu sais que je suis franche, je dois donc te faire observer que tu fais grand abus des adjectifs sonores, & que toute cette pompe de style ne laisse pas place à des idées.

— Veux-tu donc que je fasse un poème philosophique ?

— Je ne suis pas si sottre, chère enfant ; mais les mots les plus poétiques, les descriptions les plus charmantes n'excluent pas une pensée qui frappe ou qui éclaire ? Ne pourrais-tu finir ton poème en s'écriant : « Athées, regardez le ciel, & vous croirez à Dieu sur la terre. »

— Bravo ! madame, exclama le voisin.

Mais il parut aussitôt se repentir de ce mouvement soudain, & s'enfonça plus que jamais dans sa lecture. Un coup d'œil de la jeune fille irritée lui retirait sans doute le désir de se mêler à la conversation.

— Que chanteras-tu ce soir au concert, petit démon ?

— La cavatine du *Barbier*, ou l'air de la folie de *Lucie*.



— Tu vas encore m'en vouloir, mais je dois cependant te dire que ce choix n'est pas heureux.

— Je voudrais bien savoir pourquoi ? reprit la jeune fille d'un ton sec.

— Parce qu'ils obligent à des fioritures, à des tours de force dont les grandes cantatrices ont pu seules se tirer avec honneur.

— Pourtant ce sont mes deux triomphes.

— Les compliments exagérés des auditeurs te trompent quelquefois mon enfant. Songes-y, ma chérie, ta voix n'a pas beaucoup de souplesse, & il ne faut qu'une pauvre petite note, lancée trop témérairement, pour compromettre ton succès. Crois-moi, chante ce soir l'air admirable de *Freyschütz*. Tu sais le dire d'une façon dramatique & large; alors tu seras légitimement admirée.

— Laisse-moi t'avouer toute ma pensée, pauvre chère mère, tu n'es pas artiste le moins du monde. Dieu a mis en toi toutes les perfections du cœur, toutes les qualités de l'esprit; mais dans les questions d'art, tu n'es pas compétente. Tu ignores la musique, tu n'as jamais tenu un pinceau, tu ne sais pas trouver deux rimes. Pourquoi veux-tu t'ériger en juge dans les arts auxquels tu n'as jamais rien demandé ?

— Parce que je les sens profondément, parce que je les aime avec passion, parce qu'ils émeuvent toutes les fibres de mon être.

A cette réponse, la jeune fille fit une petite moue d'incrédulité.

Depuis quelques instants l'étranger avait suspendu sa lecture & semblait écouter, avec une curiosité mêlée d'un peu d'impatience, la causerie de ses deux voisines. Enfin, il se décida à jeter son mot dans le dialogue.

— Ainsi, mademoiselle, dit-il, vous êtes certaine qu'on ne peut juger une œuvre qu'à la condition d'exprimer de savoir l'exécuter ?

— Assurément, monsieur, répondit l'enfant avec un sourire qui voulait dire : Vous êtes un pauvre vieux bourgeois incapable de me comprendre.

— Cependant, ma fille...

— Parle-t-on à un aveugle des couleurs, et à un sourd des sons ?

— Mademoiselle, permettez-moi de vous affirmer que j'ai des yeux pour voir & des oreilles pour entendre.

— Il faut, en plus, la connaissance acquise de ce qu'on voit & de ce qu'on entend.

— Là est votre erreur, il y a l'intuition naturelle qui domine l'étude dont vous parlez.

— C'est fort commode alors, on n'a plus besoin d'apprendre.

— Ce que monsieur dit est d'une exactitude rigoureuse, mon enfant.

— Selon vous, mademoiselle, les personnes qui ne font pas de vers, qui ne barbouillent pas de toile, qui ne chantent pas & ne jouent d'aucun instrument, sont des infirmes; on ne les laisse

pénétrer dans une salle de concert que pour l'argent qu'elles versent au contrôle.

— Très-certainement; d'ailleurs la foule plaît aux artistes, & par cela même, excite leur verve.

— Vous êtes encore bien jeune, mon enfant, continua le bourgeois d'un air paternel.

La jeune fille toisa d'un air de hauteur le voisin auquel elle semblait interdire ces airs de familiarité.

— Je suis absolument de votre avis, monsieur, dit la mère; l'expérience manque à cette enfant; l'observation & le temps changeront sa manière de penser.

— Mademoiselle, permettez-moi de vous apprendre qu'on peut être artiste sans faire de l'art.

— C'est impossible, monsieur.

— Cela est réel, ma fille.

— Ne semez pas votre éloquence sur le sable, il ne faudrait qu'un mouvement du pied pour l'effacer.

Cette sortie impertinente impatienta la mère, dont le regard sévère lui intima le silence.

— Mademoiselle, Béranger ne savait pas la musique, et il devenait malade d'émotion en entendant les Psaumes de Marcello. Wilhem lui a dû ses meilleurs ensembles orphéoniques. Demandez à G. Sand, dont les ouvrages sont de véritables poèmes, si elle a jamais su faire un vers ? Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts & amateur passionné de la peinture, ne sait pas faire un tableau. Il est cependant un des meilleurs juges qui se puissent rencontrer, & nos grands peintres le savent. On nait artiste, c'est-à-dire avec le sentiment du beau & du bon dans l'art, comme on nait avec une belle taille ou avec une bosse sur le dos.

— A ce compte, monsieur, répondit l'espiègle enfant, notre pauvre monde serait peuplé de bossus.

— Pas autant que vous croyez, mademoiselle, mais si vous le regardez à la loupe, dans un grain de millet, vous apercevrez une montagne. L'art a besoin d'être compris & jugé par des natures fines & délicates. La première initiation & la plus souveraine, selon moi, c'est l'impulsion involontaire, c'est l'entraînement irrésistible qui poussent certains êtres à admirer les grandes œuvres & les talents exceptionnels. Ils vont vers la lumière sans regarder où ils marchent. Beaucoup de circonstances développent ces dispositions innées : la fréquentation des artistes, l'habitude de vivre dans des milieux intelligents, l'observation, la comparaison forment le goût, donnent le tact & règlent la mesure des sensations. Ce sont des moyens puissants d'arriver à la connaissance parfaite des arts auxquels on ne participe pas personnellement. Il est bien évident que si vous parlez de la syntaxe musicale ou d'un traité d'harmonie, si vous exigez qu'une personne qui juge un tableau, sache combien de couleurs sont entrées dans un effet d'orage ou de soleil, vous n'en obtiendrez pas le secret. Mais est-il besoin de cela pour être



un juge compétent? Ce qui frappe dans un livre, dans un tableau, dans un opéra, dans un monument, dans une voix humaine, c'est la justesse des idées, des proportions, des teintes & des sons. C'est le sentiment de l'œuvre discerné dans ses effets multiples, c'est la note précise, le trille pur, la couleur & le dessin exacts, la pensée & l'exécution; c'est, par-dessus tout, le goût & la mesure délicate qui poussent certains êtres richement organisés à admirer ce qui est bien & à repousser ce qui est mal.

Le chanteur, le peintre, l'architecte, l'auteur, ne sont pas toujours aptes à comprendre toutes les beautés d'une œuvre. Influencés par un genre, par un système, par leurs études préliminaires, par des sympathies involontaires, par l'école qu'ils ont suivie, un grand nombre d'entre eux n'ont pas le don d'appréciation ou l'appliquent mal. Ils condamnent ou ils admirent, d'après une manière de voir exclusive qui n'admet pas d'opinion contraire.

— Alors, interrompit la jeune fille, quand un grand compositeur fera un grand ouvrage, on appellera tous les bourgeois, et les artistes resteront à la porte.

— Ne répète pas de pareilles folies, mon enfant, reprit la mère, tu fais tort à ton savoir-vivre & à ton intelligence.

— Laissez parler votre petit démon, madame, il a le droit de se venger de mon trop long discours.

— Par exemple, reprit l'enfant, j'aime Gounod, c'est mon compositeur à moi; sa musique me transporte, et vous vous imaginez que je ne le comprends pas parce que je sais chanter & jouer une symphonie sur le piano?

— Non, certes, reprit l'étranger, je ne généralise pas à ce point. J'ai dit ce qui arrivait souvent, non ce qui arrive toujours.

Les interlocuteurs en étaient là de leur conver-

sation, lorsqu'un coup de cloche les rappela vers le château. Tous trois se levèrent spontanément.

— Monsieur, s'empressa de dire la plus âgée des dames, nous allons sans doute vous revoir; mais permettez-moi de vous remercier des bonnes paroles que vous nous avez dites, & de vous demander si nous pouvons espérer le plaisir de vous recevoir chez nous.

— Mais, madame, répondit l'étranger en souriant, mademoiselle votre fille n'a sans doute nul désir de m'accorder un tel honneur.

La jeune fille s'inclina froidement sans dire une parole.

— Je suis bien bourgeois, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Vous êtes un homme de grand jugement, monsieur, & par le temps qui court, cette qualité est rare.

— Je ne vous verrai ce soir qu'au milieu du monde, mesdames, continua l'étranger; nous serons sans doute séparés par l'assistance, daignez me permettre de vous indiquer mon nom.

Et il remit aux promeneuses sa carte de visite, puis il prit un sentier à travers bois, salua profondément & disparut.

La jeune fille, toujours avec un sourire narquois, jeta les yeux sur la carte :

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, Charles Gounod!

La pauvre enfant devint toute pâle; la mère lui prit la main :

— Eh bien, ma chérie, tu le vois, les grands musiciens peuvent être de mon avis; sois plus modeste en tes jugements, mon ange; ne tranche pas avec tant d'autorité les questions que l'expérience & la réflexion ne te permettent pas d'apprécier; bientôt, je l'espère, tu seras de l'avis de Gounod.

Les deux dames en devisant regagnèrent le château.

MARIE LASSAVEUR.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### JAMBON ROTI.

Ayez un petit jambon frais, faites-le dépouiller de sa couenne, faites-le mariner deux fois vingt-quatre heures dans du vin blanc & des épices; mettez-le à la broche ou au four en l'arrosant de temps en temps de sa marinade.

Il faut au moins deux heures de cuisson. Servez le jambon avec une sauce composée de son jus, de sa marinade & un soupçon d'échalottes hachées.

### CAPILOTADE DE VOLAILLE.

Faites fondre un peu de beurre, mêlez-y un soupçon de farine, sel, poivre, fines herbes, champignons coupés en quatre. Lorsque le tout commence à blondir, mouillez avec moitié bouillon, moitié vin blanc sec. Après vingt minutes d'ébullition, mettez-y les restes d'une volaille de la veille, proprement dépecés & parés. — Laissez un quart d'heure sur un feu doux & servez. Bonne manière de réchauffer la volaille.



TERRINE DE FOIE DE VEAU ET DE VIANDE  
DE BOEUF

Un tiers de foie, un tiers de lard, un tiers de maigre de bœuf; chaque espèce doit être hachée très-fin. Faites un lit de lard, un lit de foie, un lit de bœuf, poivre, sel, épices de toute sorte; recommencez jusqu'à ce que la terrine soit remplie; finissez par le lard; ajoutez un verre de vin de Bordeaux, un demi de bouillon, un demi de vinaigre, fermez avec le couvercle. Lutez avec de la pâte & mettez au four.

GATEAU AU KIRSCH

500 grammes de farine. Ayez de la levure de bière. Faites un trou dans la farine qui se trouve sur la table, mettez 15 grammes de sucre, un demi-décilitre d'eau, 12 œufs bien battus & trois hectog. de beurre.

Pétrissez, battez la pâte, mêlez-y la levure, ajoutez un hectog. de cerises confites coupées en deux; beurrez un moule, mêlez-y la pâte, & laissez-la revenir.

Lorsque la pâte est montée, faites cuire.

Faites une sauce avec un sirop de sucre & quatre décilitres de kirsch, bouilliez ensemble pendant une minute.

## CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

**V**oici encore une fois la saison d'hiver revenue, ma petite Florence, & avec l'hiver, les relations plus suivies, plus fréquentes, plus intimes... car nos bons Parisiens, à l'encontre des hirondelles qui s'enfuient dès les premiers froids, ne se trouvent guère réunis que l'hiver, chacun prenant son vol vers des contrées plus ou moins lointaines, aussitôt que reparait le soleil de mai; aussi serait-il juste de dire d'eux qu'ils rentrent au logis quand les feuilles tombent & en sortent quand elles repoussent.

Il est vrai que c'est une bien charmante chose que le réveil de la nature, hors Paris, en plein air! — Les bois sont si jolis au printemps, les violettes si bleues, la mousse si verte, le muguet si parfumé, la brise si douce... — Que vais-je parler de douces brises, de violettes printanières & de muguets odorants, quand la bise d'hiver commence à souffler, & le froid brouillard de novembre à nous envelopper?

Mais combien de jouissances il apporte aussi, cet hiver calomnié que Dieu a eu cependant quelque bonne raison de créer?...

En hiver, on reprend possession de ses relations dispersées pendant la belle saison; on se retrempe avec ardeur à cette vie active, à ce mouvement intellectuel que l'on avait abandonnés pour le farniente de la villégiature...

Comme tu vois, Florence, je ne considère pas le moins du monde l'hiver au point de vue des plaisirs bruyants, à cause desquels tant de gens le prônent & l'aiment, parce qu'à mon sens, les bals, les spectacles, les concerts ne doivent être qu'un accessoire tout à fait secondaire dans une existence féminine sagement ordonnée; quelque chose seulement, pour te bien rendre ma pensée, comme le grain d'épice qui relève la saveur de certains mets, & qui gâterait ces mets si on l'y mettait à trop large dose!

Voyons, amie, n'en est-il pas ainsi des plaisirs trop fréquents dans une vie paisible? Pris avec modération, ces plaisirs rompent agréablement la monotonie d'une existence qui, retirée outre mesure, isolerait trop complètement du milieu dans lequel on est appelé à vivre; tandis que, très-fréquemment renouvelés, ils finissent par bouleverser cette même existence, par ôter le goût des choses sérieuses, par absorber, sans nécessité réelle, un temps considérable en préoccupations frivoles & inutiles qui, presque toujours, ne vous rapportent que désillusions, déboires, froissements d'amour-propre...

En veux-tu un exemple, un seul bien petit, entre mille?...

Rien que pour un bal, un simple bal, le premier bal venu, que de pas, de démarches, de petits en-



nuis ! — C'est une couturière qui manque de parole, une étoffe qui ne fait pas l'effet attendu, un coiffeur qui dispose vos cheveux tout à fait autrement que ne l'exige l'air de votre visage ; une voiture qui reste à la file trois heures durant sans pouvoir avancer vers le lieu de la fête, & qui ne se retrouve pas au moment d'en sortir... Mille désagréments, mille contrariétés prises beaucoup plus vivement, en général, qu'elles n'en valent réellement la peine !

Et en supposant que tout ait été à votre gré, que la couturière vous ait fait *un amour de robe*, le coiffeur *une coiffure adorable*, que vous n'ayez pas attendu une seconde, vous voilà arrivée au bal, où personne ne prend garde à vous, & où, malgré cette toilette si ravissante au logis, & qui est, là, éclipsée par vingt autres, vous vous morfondrez sur votre banquette & passez inaperçue !... à moins qu'un succès réel, un succès mérité ne vous vaille une foule de petites inimitiés envieuses auxquelles un oubli complet eût été cent fois préférable, selon moi...

Tu vas dire, peut-être, que je charge le tableau à plaisir ; je ne le crois vraiment pas, ma chère Flo-

rence, & c'est tout à fait par conviction intime que je préfère aux distractions qui nécessitent tant d'embarras & de démarches, ces petites réunions sans cérémonie, où l'on va en robe montante, sans façon, sans toilette, son panier à ouvrage à la main ou sa *ménagère* en poche ; où l'on jase, où l'on rit en faisant mine de travailler, tandis que les hommes jouent ou discutent sur les événements du jour ; où l'on aide la maîtresse de la maison à faire les honneurs d'une modeste galette & de quelques tasses de thé ; à organiser un quadrille si l'on est en nombre suffisant ; à faire un peu de musique, que personne n'écoute, s'il y a des pianistes de bonne volonté.

Je sais bien que dans ces réceptions où chacun se connaît & se retrouve, de semaine en semaine, il y a, comme partout ailleurs, de petites questions de rivalité féminine, qui s'agitent. Mais comment éviter cela, & depuis que le monde est monde, en a-t-il jamais été autrement ?

Sur cette réflexion philosophique, je te serre tendrement la main, ma Florence.

JEANNE.

## MODES

Il y a longtemps que nous ne nous sommes occupées spécialement des enfants. Aussi, je veux aujourd'hui leur consacrer entièrement cet article.

Au risque de me répéter, je recommanderai en premier lieu la simplicité dans les costumes des petites filles, les ornements compliqués & les garnitures surchargées étant de très-mauvais goût.

Les toilettes attifées, tout à fait déplaissantes à voir, ont le grave inconvénient de rendre les petites filles vaines & coquettes.

En général, je n'aime pas beaucoup les volants aux robes d'enfants. Cependant, il est quelquefois nécessaire d'en mettre pour arriver à utiliser une certaine étoffe, ou pouvoir se servir de la robe d'une fille aînée ou de celle de la mère. Voici un modèle pour un cas semblable.

Je suppose la robe dont on veut se servir, en soie noire. Ce sera pour une fillette de sept à douze ans.

Il y aura une seule jupe garnie de petits volants peu froncés, en biais ou en droit fil, bordés au bas & à la tête, d'un liseré de cachemire ou de mouseline de laine bleue. — Large ceinture effrangée, en même étoffe de laine bleue. — Petite casaque en soie noire, doublée & liserée de bleu. — Gros boutons de laine bleue. — Chapeau rond en feutre

noir, avec pompons espagnols. — Petit nœud de ruban bleu dans les cheveux. — Cravate de soie bleue.

Les jupes plissées à gros plis se font toujours indistinctement pour filles & garçons. Le drap, le sergé, le tартan se prêtent bien à cet arrangement.

On ajoute quelquefois une seconde jupe aux petites filles ; mais pour les très-jeunes, je préfère la simple jupe plissée.

Il est bon de déjà penser aux costumes d'hiver, surtout si, comme il serait à désirer, c'est la mère qui fait ou fait faire chez elle ceux de ses enfants.

Le velours anglais les habille parfaitement bien. On m'a montré une petite toilette charmante, destinée à une enfant de cinq ans, vouée au bleu ; je vais la décrire. Il est bien entendu que ce modèle peut être copié en toute autre étoffe :

Jupe tout unie en velours anglais gros bleu. — Petite veste en même étoffe, s'attachant au cou & ouvrant droit sur un gilet de soie bleue du même ton, mais plus clair. La veste est à basques découpées & doubles. La seconde basque, simulant une petite poche, est fixée sur la première par trois boutons d'argent ciselé. Mêmes boutons un peu plus petits au gilet. — Large ceinture de soie du bleu du gilet, passant en dessous & nouant derrière sous les basques de la veste. — Bottines de



peau bleue à boutons d'argent. — Gants blancs. — Chapeau de feutre blanc, forme petite cloche, orné d'un très-gros chou de ruban de faille blanc, faisant la tête d'une grande plume d'autruche blanche, tournant autour de la calotte. Nœud de faille à longs bouts tombant par derrière.

Les tuniques-blouses vont encore fort bien aux jeunes fillettes. Le cachemire & les tissus souples sont surtout employés pour ce genre de vêtement. On les garnit de larges galons, petites broderies de soutache, rangées de petits velours, effilé Tom-Pouce, etc. Il y en a qui n'ont qu'un ourlet piqué.

On met généralement sur ces tuniques une petite ceinture de cuir.

Le jupon peut différer de nuance & d'étoffe.

Pour enfant de six à dix ans, voici un modèle de costume ordinaire :

Il est en drap ou sergé marron. Jupe plissée à gros plis. S'il n'y a pas de seconde jupe, la première sera boutonnée tout le long, devant, par d'assez gros boutons de nacre. Dans le cas contraire, la petite jupe aura simplement un ourlet piqué. Elle sera relevée de côté & bouffante derrière. — Corsage & manches plates. — Ceinture de cuir ou de velours marron. — Petite casaque anglaise en drap marron avec revers & parements aux manches. — Gros boutons de nacre. — Col de toile forme marin. — Cravate de soie bleue ou cerise. — Bottines de peau marron à petits boutons de nacre. — Bas de même couleur. — Petit chapeau de feutre marron, bordé de velours. De côté, aile bleue ou cerise.

Les douillettes ouatées & piquées conviennent aux petites filles commençant à marcher. On les fait surtout en cachemire blanc, bleu, rose & gris.

Elles sont doublées de soie ou de mousseline de laine. La pèlerine est garnie d'effilés, & les douillettes plus ou moins brodées en soutaches ou au passé. On fait souvent la robe de dessous pareille.

Les paletots longs se portent aussi beaucoup. Ceux en velours noir ou de couleur vont sur n'importe quelle robe, qui doit de fort peu dépasser le paletot.

Il y a encore de grandes pèlerines formant petites rotonde, & des paletots courts, plus ou moins cintrés. J'ai vu tous ces différents modèles de vêtements exécutés en velours de soie, velours anglais, peluche, drap, cachemire ou popeline. Les uns ont de petits bords de fourrure astrakan, chinchilla, loutre, grèbe, etc. Le chapeau ou la petite toque doivent être ornés de la même fourrure. Pour le froid, les formes de chapeau, se mettant un peu sur le front, sont préférables à celles se plaçant en arrière.

Le petit costume suivant, en cachemire rose, m'a beaucoup plu. La robe à corsage plat & décolleté avait, au-dessus de l'ourlet, une assez haute broderie en soutache de laine blanche. — Guimpe de nansouk plissée. — Large ceinture de laine blanche nouée par derrière. Si l'on veut faire la toilette plus élégante, la soutache sera en soie, &

la ceinture en faille. — Long paletot de cachemire rose. Broderie blanche tout autour. — Grand col de guipure sur le paletot. — Gants blancs. — Petits souliers blancs ou noirs. — Guêtres de laine blanche. — Petite capote de faille blanche avec plume blanche. Nœud de ruban rose de côté, en dessous.

Les robes tout en broderie anglaise sont ce qu'il y a de plus élégant, & ce qui convient le mieux pour les matinées d'enfants. Quelques-unes sont composées de deux volants qui ne nécessitent pas de transparent; celles unies, au contraire, sont infiniment mieux sur de la couleur. Il y a un grand luxe dans les ceintures. Elles sont très-larges & doivent être en belle qualité.

Les tailles des corsages d'enfants se font beaucoup plus longues que par le passé. Les petites manches courtes sont très-plates & surmontées de nœuds sur les épaules.

Les cheveux tombant sur le dos ont une mèche relevée sur le sommet de la tête par un ruban noué.

On m'a fait voir, pour le matin, de petits tabliers garantissant bien les robes. Ils sont en percale & en toile gros bleu. Ils sont un peu amples & serrés à la taille par une ceinture en pareil. Ces tabliers sont festonnés de blanc, ou ornés de petits galons blancs.

Les souliers à crochets, portés par les très-petits enfants, doivent être assortis aux ceintures, blancs, bleus ou rouges.

Les petites filles un peu plus grandes mettent des bottines de peau, & dans les réunions enfantines des souliers mordanés.

Les petits garçons portent toujours des jupes plissées, ornées sur l'écart du devant de petits nœuds ou de boutons. Les vestes droites ouvrant sur un gilet sont en étoffe semblable à la jupe, ou en drap noir. On leur fait aussi des corsages à basques, décolletés sur une chemisette à plis. — Pardessus en drap ou en velours.

Les plus âgés ont des costumes complets en drap & en velours. Le drap gris chiné est très-employé pour cet usage.

Les pantalons bouffants sont retenus au-dessous du genou. — Bas de couleurs, gris, bleu, rouge ou marron.

Avec les costumes de velours, les chapeaux préférés sont les sombréros à pompons espagnols. Les feutres forme marin sont toujours en vogue.

On porte encore les petits bonnets écossais; ceux en astrakan & en loutre.

Les melons en feutre mou sont adoptés par les plus grands garçons; ils mettent comme pardessus de longs paletots droits en drap, qui sont souvent de même étoffe que tout le costume.

Les guêtres sont toujours de mode. Celles en chevreau, piquées de blanc, vont bien avec les costumes de velours noir.

C.



## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Première toilette.* — Jupe en popeline ou cachemire, ornée devant d'un haut volant plissé; derrière, plusieurs volants plus petits plissés également; sur les côtés, un plissé formant quille dans toute la hauteur. — Corsage en popeline ou cachemire, à longue basque devant & derrière; il est garni d'un volant en taffetas de la nuance de la jupe; les poches sont garnies du même petit volant plus bas; le revers de la manche est également de la nuance de la jupe; boutons en vieil argent. — Tunique pareille au corsage. Cette tunique, presque plate devant, est terminée derrière par deux longs pans noués ensemble & rejetant la tunique en arrière. — Chapeau en velours royal assorti à la nuance du corsage, & bordé d'un velours bleu; dessous, torsade en velours bleu; dessus, draperie & nœud en velours bleu; sur le côté, touffe de petites roses.

*Deuxième toilette.* — Robe en faille, garnie dans le bas d'un volant surmonté d'un ruché en dentelle; derrière, haut volant à plis creux espacés. — Tablier garni d'une dentelle surmontée d'une broderie au passé. — La jupe, très-longue derrière, est relevée en poulx par une ceinture à longs pans garnis comme le tablier. — Le corsage, à basque plissée dans le dos, est orné d'une dentelle simulant la veste espagnole. — Manche ornée d'un double volant en dentelle. — Chapeau en velours, assorti à la nuance de la robe; dessous, draperie en velours & dentelle; dessus, coques retenues par une boucle en jais, touffe de plumes mélangées, barbes en dentelle.

*Toilette de petite fille.* — Robe en satiné avec semé de pois. — Jupe plate devant, avec double quille en étoffe pareille ou en taffetas de la nuance des pois; derrière, au bas, un volant maintenu par un biais pareil. — Corsage avec basque à plis creux, garni d'un biais plus bas que celui de la jupe; le même biais forme berthe avec nœud d'épaule en ruban assorti; la manche est garnie d'un volant. — Chapeau en paille belge avec ornement en ruban de velours & faille; sur le côté, petite touffe de plumes.

### ONZIÈME CAHIER

Corsage-habit. — Costume pour dame de quarante à cinquante ans. — Chapeau en paille ou velours. — J. E. — F. J. — C. P. enlacés. — M. M. — Garniture. — Hélène. — Dessus de table. — Col, dentelle renaissance. — Chaise. — Jeanne. — Parure à coins brisés. — G. R. — Écusson avec L. M. enlacés. — Vêtement d'intérieur. — Angle, crochet sur épingie. — Bonnet d'enfant, guipure Richelieu. — Dentelle, cro-

chet guipure. — Volant. — Veste d'intérieur. — Chapeau en feutre. — Rotonde. — Fanny. — Costume en vigogne. — Costume pour petite fille. — Water-proof.

### PLANCHE XI

#### PREMIER CÔTÉ.

CORSAGE A BASQUE, 1<sup>re</sup> toilette (gravure du 1<sup>er</sup> novembre).

TUNIQUE POUR PETITE FILLE.

#### DEUXIÈME CÔTÉ.

OLONAISE, 2<sup>me</sup> toilette (gravure du 1<sup>er</sup> novembre).

### ABAT-JOUR

Pour monter cet abat-jour, vous prenez une feuille de papier blanc de l'épaisseur de papier d'écolier ordinaire, vous la collez sur une planche en la mouillant seulement, comme pour préparer une aquarelle. Vous découpez vos trois parties d'abat-jour, enlevant toute la partie blanche qui l'entoure, sauf à chaque, sur l'un des côtés, la marge blanche la plus large. Réunissez, en les collant, vos trois parties, sans fermer encore l'abat-jour, posant les marges sur le côté foncé, la partie où les paysages sont plus clairs devant former le dessus de l'abat-jour. Lorsque le papier blanc d'une part & l'abat-jour de l'autre sont bien séchés, vous passez sur tout le côté foncé une couche de colléine, ou, à défaut de cette colle, de l'eau de gomme; vous appliquez l'abat-jour sur le papier blanc, & vous posez dessus une certaine quantité de livres ou cahiers de musique pour faire *presse*. Vous laissez sécher ainsi pendant trois ou quatre heures, vous retirez la presse, vous enlevez votre feuille de dessus la planche, vous fermez l'abat-jour en disposant une petite presse sur une règle plate pour faire sécher ce dernier collage, puis vous découpez le papier blanc dépassant tout autour. Votre abat-jour ainsi préparé, la partie foncée entièrement dissimulée sous la doublure en papier blanc, offre le jour les paysages en tons clairs qui le soir à la clarté de la lampe, disparaissent & font place aux effets de nuit.

### CALENDRIER-BOITE

Deuxième partie de la boîte.

Avec la dernière partie, nous donnerons les patrons & une explication détaillée, pour le montage un peu compliqué de cette boîte.

### TAPISSERIE COLORIÉE

COUSSIN. Les deux motifs sur fond gris et sur fond ponceau peuvent être disposés pour bande; et le dessin d'angle pour semé.



## LOGOGRIPHE

De mes deux bouts je forme une aune ;  
— Mon corps fournit presque une tonne,  
Bien peu s'en faut ; — j'ai de quoi la remplir,  
Je passe le détail ; — mais je pourrais offrir,  
Retranchant mon cœur dur, une opulente aumône.

— Entier, je tresse une riche couronne  
Des fruits promis à d'assidus travaux,  
Puis, je donne à plusieurs un aimable repos.  
Hélas ! ici-bas rien ne dure :  
D'après les lois de la nature,  
Moi, qui donne des jours si beaux,  
Je suis l'avant-coureur d'une foule de maux.

Telle une verte et paisible vieillesse,  
Riche des fruits de la sagesse,  
Serait le plus fortuné port  
Après la saison des tempêtes,  
Si les cheveux blancs de nos têtes  
N'étaient précurseurs de la mort.

---

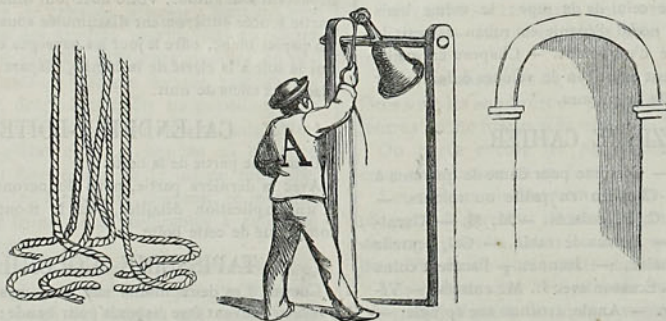
EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : Rien de trop.

---

## RÉBUS



*voir page 40*







Nº 3916.

Novembre

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Etoffes des Magasins de Pygmalion, Rue de Rivoli, 102.*  
*Corsets de M<sup>es</sup> de Vertu Sœurs, Chaussée d'Antin, 27.*

IMPR. DUPUY, DE, N. DES PRESSES PARISIENNES.

Ayuntamiento de Madrid



